

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Luther
Et la réforme de l'Etat?
En quelques lignes...
Réflexions sur la condition littéraire
J.-K. Huysmans
Saint Ignace de Loyola
Un philosophe de la fidélité : M. Gabriel Marcel

FUNCK-BRENTANO
Mgr Louis PICARD
* * *
Robert POULET
René DUMESNIL
Gaëtan BERNOVILLE
Marcel DE CORTE

Les idées et les faits : Chronique des idées : Jean Brito, de Bruges, inventeur de l'imprimerie, Mgr J. Schyrgens.

La Semaine

Bravo pour la Suisse, pour le Portugal et pour la Hollande! Ces puissances à « intérêts limités » (!) ont eu le courage d'affirmer hautement que la place de l'U. R. S. S. n'est pas à Genève. Elles n'ont que trop raison. Une S. D. N. telle qu'elle devrait être serait résolument hostile à la néfaste influence d'une Russie communiste et antichrétienne, comme une véritable S. D. N. aurait trouvé le moyen d'empêcher l'Allemagne prussifiée d'imposer au monde une nouvelle course aux armements.

« Le communisme — a dit M. Motta aux opportunistes qui l'écoutaient — est, dans chaque domaine (religieux, moral, social, politique) la négation la plus radicale de toutes les idées qui sont notre substance et dont nous vivons. »

Mais n'exagérons pas l'importance de la journée historique (!) qu'ont cru vivre, à Genève, les délégués des Nations. Il importe, au fond, assez peu, la S. D. N. étant ce qu'elle est, c'est-à-dire — et nous le déplorons — pas grand'chose..., il importe assez peu que la Russie soviétique soit membre ou non d'une organisation internationale qui n'a encore démontré que sa faiblesse et son impuissance. Ce n'est pas la présence de Moscou qui la renforcera!

Est-ce exagéré d'appliquer à toute l'activité genevoise ce jugement de M. F. Masson, ministre d'Etat libéral :

Jusqu'à présent, tous les projets économiques qui ont vu le jour à Genève se sont effondrés dans l'indifférence générale,

Le mode de formation des délégations est-il favorable ou nuisible à cette fonction? Ceux qui sont de la maison pourraient nous l'apprendre.

En vérité, il est temps que la S. D. N. donne la preuve de la qualité de ses inspirations dans ce domaine et obtienne l'acquiescement de tous ses membres, si l'on veut éviter qu'elle s'enlise totalement dans la stérilité.

Ce n'est pas le geste de la Pologne dénonçant, unilatéralement, l'accord sur la protection des minorités qui grandira le prestige de Genève! Le départ de l'Allemagne et du Japon, l'absence des Etats-Unis, l'admission des Soviets : c'est plus qu'il n'en faut pour qu'un chef de gouvernement audacieux et décidé se croit permis de traiter avec désinvolture ce qui n'est plus qu'un vaste *debating club*.

Il fallait évidemment faire l'impossible pour éviter une grève des mineurs. Mais la solution intervenue — malgré ce qu'elle a de provisoire — engage dans une voie bien dangereuse! Les salaires ne seront pas diminués, mais l'Etat paiera aux patrons ce qu'eut épargné à ceux-ci une baisse des salaires. C'est de l'étatisme et du plus mauvais. A ce compte-là, toute industrie incapable de lutter va se croire autorisée à solliciter des subsides.

Réclamer la nationalisation des mines, comme le font les socialistes, est se payer de mots. Le problème est de savoir dans quelle mesure notre industrie charbonnière est encore capable de vivre et si certaines mines ne sont pas condamnées à disparaître. Que, pour ménager les transitions et pour des considérations humanitaires, l'Etat intervienne, soit! Mais que ce soit, non pour soutenir des industries qui ne sont plus viables, mais seulement pour amortir la mort d'industries parasites. Lutte contre le dumping, rien de mieux; protection aussi de la main-d'œuvre indigène; mais pas d'obstination dans la défense d'organismes économiquement condamnés.

Après M. Tschoffen, ministre des Colonies, M. de Broqueville, Premier Ministre, et M. Jaspar, ministre des Affaires étrangères, sans parler de « la plus haute autorité belge », dans laquelle tout le monde a reconnu M. Franqui, ministre d'Etat, préconisent l'union économique des pays du bloc de l'or, c'est-à-dire, avant tout, une union économique de la Belgique et de la France.

Il y a longtemps déjà que nous sommes convaincu que, pour vivre, pour nourrir les huit millions de Belges serrés sur un petit territoire, la Belgique ne peut plus compter sur des conditions économiques qui ne reviendront plus. Les pays pour lesquels nous avons travaillé pendant longtemps, se sont eux-mêmes équipés. Pour protéger leurs industries naissantes, ils ont élevé des murs et fermé des portes. Nous aurons beau abaisser nos prix de revient, jamais nous ne battons les Japonais d'une part, et d'autre part on élèvera les murs douaniers à franchir, jusqu'à obtenir le résultat cherché : éliminer la concurrence belge. Reste à trouver de nouveaux marchés pour notre activité. Il n'y a que la France et, secondairement, les autres pays du bloc de l'or. Mais l'industrie française redoute notre concurrence. On le comprend d'ailleurs. Toutefois, en couvrant, par notre effort militaire, toute la France, donc aussi l'industrie française, nous nous créons, sinon un droit strict, à tout le moins... une monnaie d'échange. M. de Broqueville l'a clairement fait entendre en affirmant que « la Belgique pourra d'autant mieux développer sa puissance militaire qu'elle sera financièrement forte et économiquement prospère ». Plus nettement : si la France refuse de nous aider à vivre, nous ne pourrons plus nous défendre efficacement et couvrir nos voisins du Sud...

* * *

Mais le danger d'absorption politique! Certes, il existe. A nous de prendre nos précautions. La plus adéquate serait d'intéresser d'autres nations à cette union économique, l'Italie surtout, et la Hollande. Et puis, comme nous disait un jour un ami, notre situation est trop grave pour nous faire reculer devant une politique périlleuse. Il vaut mieux vivre dangereusement que dépérir.

lentement. Si, contrairement à ce que vient d'affirmer M. Jaspar, le politique prime toujours l'économique, il faut tout de même un minimum d'économique pour soutenir la vie politique, à peu près comme il faut un minimum de bien-être pour pratiquer la vertu. Ce qui est vrai, c'est qu'à un moment donné un problème économique peut se poser, pour un pays, bien plus important et plus angoissant que les problèmes politiques qui se posent au même moment à ce pays. N'en concluez pas, comme a cru pouvoir le faire M. Jaspar, que « de plus en plus l'économique prime le politique », mais seulement que telle question économique est plus grave que tel problème politique. Chez nous, en ce moment, économique et politique sont solidaires et d'ailleurs mêlés. Il ne s'agit pas seulement de vivre, mais de vivre d'une certaine manière, librement, dans la ligne de nos traditions séculaires. La Prusse menace cette liberté-là. C'est donc vers la France qu'il faut nous tourner et, par une politique hardie, nous assurer une économie viable.

Nous croyons bien être le contraire d'un conformiste et cela en toute matière. Nous pensons même qu'un conformisme étroit — en religion, en politique, etc., etc. — énerve et stérilise. Ce n'est donc pas le titre de l'article publié par M. Henri Nicaise dans la *Terre wallonne* — *Patriotisme non conformiste* — qui nous heurte. Seule la vérité importe et non pas un respect incompréhensif et un culte aveugle de formules déclarées tabous. C'est dire que nous lûmes l'article du rédacteur en chef de la *Cité chrétienne*, non seulement sans parti pris aucun, mais avec le vif désir d'y trouver du neuf qui fut vrai. Quelle déception! Que de confusions, que d'erreurs, que d'absurdités même en quelques pages! Le pacifisme sentimental et l'internationalisme romantique détraquent singulièrement leurs victimes. Nous voulons croire encore qu'ils sont plus rares que remuants les jeunes intellectuels catholiques ayant perdu à ce point la notion du *recta sapere*.

Donc :

Au point de vue politique, il est évident que la Belgique ne peut sauvegarder son indépendance qu'avec le consentement des puissances voisines; que nous devons donc à tout prix, pour assurer notre mission patriotique, nous entendre avec tous nos voisins et favoriser une organisation internationale qui, en pacifiant les esprits par la reconnaissance de l'égalité des droits de toutes les nations, empêche le désordre de s'établir et contribue au progrès de tous.

Oui, il faut que nous nous entendions avec tous nos voisins. Mais il faut être deux pour s'entendre... Que n'avons-nous pas tenté pour nous entendre avec la Hollande? Et si l'Allemagne nous avait fait la moindre avance — après la guerre — si elle avait reconnu ses torts et cherché à les réparer, qui donc, en Belgique, se serait opposé à une entente?

Jusqu'en 1914 le moyen le plus efficace pour préserver la Belgique dans son œuvre de progrès menacée par l'invasion étrangère, parut aux chefs responsables être la guerre.

Que non! Les chefs responsables ne s'illusionnèrent que trop longtemps en pensant que notre neutralité garantie nous protégeait efficacement. Sans la Couronne nous eussions été moins prêts encore en 1914. Si nous le fûmes si peu, c'est parce que les Belges ne pouvaient croire qu'un des garants de leur neutralité allait envahir leur pays malgré les plus solennels serments...

* * *

Pour M. Nicaise la guerre, qui a changé bien des choses, a fait prendre un aspect nouveau à l'organisation de notre défense nationale.

La défense de chaque patrie est assurée juridiquement par un ensemble de garanties diplomatiques et morales qui n'existaient pas précédemment.

Et le « chiffon de papier » violé en 1914? N'était-ce pas une garantie politique et morale assurant juridiquement la défense de la Belgique?

Le recours à la guerre est désormais interdit en droit et en morale si l'on n'a pas épuisé les moyens de conciliation mis à la disposition des nations. En effet l'expérience des événements de 1914 a prouvé que la guerre moderne est la cause de tueries et de désordres moraux inconnus jadis et tels qu'elle doit révolter toute conscience honnête. En tous cas, même pour le vainqueur elle est l'origine de désastres affreux. La guerre est toujours directement opposée à la mission de progrès de la patrie. La légitimité d'une guerre, qu'elle soit défensive ou offensive, est devenue très difficile à fonder. Pour les consciences chrétiennes, en particulier, l'horreur du meurtre de soldats, et de civils « ennemis » ne dépasse-t-elle pas la crainte d'une perte hypothétique de l'indépendance politique au profit d'une nation voisine dont la culture tend naturellement à se rapprocher de celle de toutes les nations européennes. La guerre juste en Europe ne paraît plus possible.

Voilà qui est parfaitement faux! Nous défions M. Nicaise de citer à l'appui de ses dires — d'ailleurs confus et embrouillés — un seul théologien catholique. Prétendre qu'une guerre défensive n'est pas légitime; donner à penser qu'attaquée demain la Belgique, pour ne parler que d'elle, commettrait une faute, voire un crime en se défendant, c'est se placer en dehors de la morale catholique, c'est même la heurter de front.

* * *

Parlant de l'Allemagne, M. Nicaise écrit :

Cette attitude de défiance, d'hostilité, et de haine vis-à-vis de l'Allemagne est devenue en quelque sorte la forme concrète du patriotisme belge. (Faux.) Depuis la guerre les patriotes belges, à l'instar des patriotes français, n'ont pas cessé de dénoncer le danger allemand; celui-ci en raison surtout des fautes passées des dirigeants français et belges, est réel et incontestable, et les derniers événements n'ont fait que l'aggraver.

Pour y faire face les nations se préoccupent uniquement (Faux) d'augmenter les armements afin d'être mieux prêtes qu'en 1914.

C'est cette politique qui triomphe aujourd'hui en Belgique. A l'exemple de la plupart des pays qui se croient menacés par l'un ou l'autre voisin, la Belgique participe avec une ardeur « magnifiquement » (Faux) à la course aux armements.

Contentons-nous des trois *Faux* que nous avons intercalés dans ces lignes. Soulignons pourtant le : « En raison surtout des fautes passées des dirigeants français et belges... ». Comment qualifier cela? Nos dirigeants belges seraient donc plus responsables que les Junkers, l'état-major prussien, Hitler, etc.? N'est-ce pas bouffon? Quel singulier artisan de la cité chrétienne que ce M. Henri Nicaise.

Et il accuse tout le monde de donner dans le militarisme, même les démocrates-chrétiens, même les socialistes, « même les populations flamandes si profondément anti-militaristes ».

Beaucoup de démocrates-chrétiens vivent depuis quelques années dans la crainte permanente d'une guerre imminente et ne tolèrent plus qu'on rappelle les encycliques du pape sur la paix et le désarmement.

Mettons M. Nicaise au défi de citer une seule phrase du Pape sur la paix et le désarmement qui condamne en quoi que ce soit les mesures prises par la Belgique pour se protéger contre une nouvelle agression. Une seule phrase, M. Nicaise...

Il faudrait pourtant en finir avec cette exploitation éhontée de soi-disant directives pontificales et cette prédication de principes pseudo-évangéliques qui ne sont que du tolstoïsme démarqué. Tous les Belges sont pour la paix et pour le désarmement. Tous les catholiques belges déplorent amèrement que par la faute de la Prusse surtout les adjurations des Papes restent lettre morte.

* * *

M. Nicaise condamne donc la politique de son pays, de cette Belgique pacifique ou il n'y a — et pour cause! — ni militaristes, ni impérialistes, parce que, écrit-il:

Cette politique (qui prétend que « nos armements sont essentiellement défensifs, que notre pays est plus pacifique que jamais, que nous n'irons pas attaquer l'Allemagne ») est pour notre pays, la plus néfaste, parce qu'elle conduit infailliblement à la guerre.

Les armements défensifs de la toute petite Belgique conduisant infailliblement à la guerre!... Renan avait raison de dire que rien ne donne mieux la sensation de l'infini que la bêtise humaine.

M. Nicaise veut « à tout prix éviter la guerre parce que nous aimons notre patrie et que nous ne voulons pas qu'elle soit détruite ».

A tout prix? Même au prix de notre indépendance? Même au prix du Congo?...

L'essentiel n'est pas de vivre, disait le cardinal Mercier, mais de vivre dignement...

* * *

Mais que propose donc M. Henri Nicaise? Qu'eût-il fallu faire? Que faut-il faire? Les dernières pages de son article répondent à ces questions. Evidemment, après avoir lu les énormités que nous venons d'épingler, on se défie. On pense bien que le couronnement ne pourra être que grotesque, un de ces défis au bon sens qu'on regrette de trouver sous une plume catholique, car M. Nicaise a « conscience de servir son pays en patriote et en chrétien ». Mais ce que propose M. Nicaise dépasse tout ce que l'on pouvait imaginer.

Ce qu'il faut faire? Voici :

Se désolidariser de la politique française étroitement et égoïstement nationaliste qui ne conçoit la paix que dans le maintien de son hégémonie et dans un système d'alliances et de « réarmement défensif » étendu à tous les pays contre l'Allemagne.

Oh! France à courtes vues, que ton crime est affreux!...

Quant à la Prusse, M. Nicaise semble en ignorer jusqu'au nom! Il dit bien que :

La menace allemande est aujourd'hui une réalité tragique. Quelle que soit l'issue des événements qui bouleversent aujourd'hui le Reich, le réarmement allemand se poursuivra.

Mais il constate simplement. Il n'accuse pas, il ne juge pas et encore moins condamne-t-il expressément. Les Belges ont de grands torts, les Français en ont de plus grands, mais sur la duplicité teutonne, sur la mauvaise foi allemande, sur la volonté de guerre prussienne, rien, pas un mot. Le non-conformisme belge de M. Nicaise comporte un singulier conformisme allemand...

Pourtant — continue notre auteur — les dirigeants du troisième Reich, et leurs successeurs de demain, multiplieront les déclarations pacifiques. Alors ne peut-on poser la question? Pourquoi ne pas les prendre au mot et s'efforcer d'aboutir à un pacte bilatéral de non-agression?

La voilà enfin, la solution salvatrice! Un pacte bilatéral de non-agression. La Belgique s'engageant solennellement à ne pas...

attaquer l'Allemagne. Personne n'avait encore trouvé ça, avouez? C'est simple pourtant. Et la Prusse ne sera que trop heureuse de s'engager, elle aussi, à ne pas attaquer la Belgique. On respirera enfin, à Berlin, car nos armements empêchaient l'état-major prussien de dormir en paix.

M. Nicaise a bien prévu que sa solution ferait ... sourire :

Aberration, absurdité, trahison? La Belgique n'attaquera jamais l'Allemagne!

C'est rendre assez bien la réaction de tout Belge de bon sens prenant connaissance de la grande politique qu'on lui propose. Et M. Nicaise croit répondre aux exclamations... mitigées qu'il rapporte en écrivant sans rire :

Mais si le peuple allemand croit de bonne foi à notre accord avec une politique française d'agression?

Bien sûr. Et — ajouterons-nous — si le peuple allemand croit de bonne foi à la mission divine de l'Allemagne, à sa supériorité sur toutes les autres races, à sa vocation de sauver le monde en soumettant à l'hégémonie allemande l'Occident et l'Orient?

Voulez-vous savoir pourquoi le peuple allemand peut croire de bonne foi à nos intentions agressives? Parce que nous sommes entrés dans la Ruhr et parce que... « des obus du camp d'Elzenborn sont tombés accidentellement en territoire allemand »!!...

Ah! ils ne doutent de rien et surtout pas d'eux-mêmes, certains jeunes intellectuels catholiques qui s'imaginent, de bonne foi, travailler à bâtir une cité chrétienne, dans un esprit nouveau, pour qu'y règne Christus-REX!...

* * *

Un pacte de non agression entre la Belgique et l'Allemagne, c'est tout ce que M. Nicaise a trouvé pour éviter la guerre. Car, « ou bien l'Allemagne accepterait le pacte et la paix serait ainsi assurée pour longtemps; ou bien l'Allemagne refuserait de s'engager, et du même coup elle avouerait enfin ses projets belliqueux. Dans ce cas, ajoute M. Nicaise, elle verrait se coaliser contre elle toutes les puissances et nous pourrions compter sur l'aide, non seulement de la France, mais de tous les pays d'Europe solidarisés ».

On est quelque peu honteux, devant une trouvaille aussi simple et aussi limpide, qu'aucun homme d'Etat belge n'ait encore découvert cette planche de salut. Il y avait pourtant le précédent de la Pologne, que M. Nicaise rappelle, sans avoir l'air de soupçonner qu'entre un pays de 30 millions d'habitants et un pays de 8 millions il y a tout de même une certaine différence.

* * *

On nous dira peut-être que l'article de M. Nicaise ne valait pas ces longs commentaires. Mais dans le désarroi actuel on dit si rarement aux jeunes que la bonne volonté et les meilleures intentions ne suffisent pas, qu'il n'est peut-être pas mauvais de souligner les absurdités et les folies que certains ne craignent pas de défendre. Beaucoup étant remis en question, et légitimement d'ailleurs, il est utile de rappeler aux jeunes qu'un minimum de conformisme restera toujours requis s'ils veulent ne pas se brouiller avec le dogme et la morale. Vive le non-conformisme qui brise des momies, secoue la poussière et remplace de vieux procédés par des méthodes nouvelles. Mais le non-conformisme qui va jusqu'à compromettre des vérités premières et des principes certains et qui pratique l'ignorance et la méconnaissance des faits jusqu'à la gageure, pousse l'hétérodoxie au delà des bornes permises. Si trop de maîtres de cette jeunesse ardente se contentent de louer son zèle et de flatter son audace, c'est l'aimer davantage qu'eux, que de lui crier parfois : casse-cou!...

LUTHER

ROME

L'an 1511, vers le milieu de l'automne, un jeune moine allemand, de l'ordre des Augustins, quittait son couvent d'Erfurt, en Thuringe, pour se rendre à Rome : un beau jeune gars de vingt-huit ans, bien musclé, bien proportionné, l'allure dégagée, la physionomie naturellement gaie, mais qui se voilait par moment d'une vague mélancolie. Ses cheveux étaient noirs, les traits de son maigre visage étaient fins, les lèvres d'une expression singulièrement décidée. Il se tenait droit, portant la tête haute, le regard généralement levé. Ce qu'il y avait de plus remarquable en lui c'étaient les yeux, des yeux bruns, perçants, étincelants, un regard tout à la fois profond et qui lançait des éclairs. Il était impossible de ne pas en être frappé. Sa voix était douce, mais elle aussi d'un timbre ferme et résolu.

Ce religieux était chargé d'aller plaider à la Cour pontificale la cause d'un certain nombre de ses confrères. Le vicaire général de l'ordre des Augustins en Allemagne, un homme éminent, Jean Staupitz, avait songé à étendre son autorité sur une province jusqu'alors administrée par des supérieurs indépendants et en avait obtenu un bref du Pape. Les moines d'Erfurt et de six autres couvents visés, dont celui de Nuremberg, avaient protesté et décidé de porter le débat en Cour de Rome. Notre jeune moine y était délégué par eux comme porte-parole.

Il fallait approximativement trois semaines pour se rendre d'Erfurt dans la Ville Éternelle, car notre voyageur cheminait à pied, en besacier. La plupart de ses étapes lui offraient hospitalité dans les couvents de son ordre ou des couvents amis, qui semblaient au moine allemand de somptueux palais : à Milan une résidence de marbre; des cellules qui, comparées aux pauvres cellules d'Erfurt, étaient décorées avec luxe, aménagées en un agréable confort. Partout table bien mise. Il dira plus tard : « En Italie, aux jours de jeûne les moines se nourrissent plus magnifiquement que nous autres, Allemands, en nos repas les plus brillants. » Notre jeune moine en était ébouriffé; mais comme il crut pouvoir, certain jour, faire observer à ses confrères italiens que, peut-être, pour se conformer aux prescriptions de l'Église, feraient-ils mieux de ne pas manger de viande le vendredi, il fut, avec injures et bourrades, jeté à la porte.

Le voyageur arriva à Rome par l'antique voie Flaminienne; il entra dans la ville par la porte del Popolo. Les abords en étaient chaotiques, quasiment déserts et le premier coup d'œil jeté à l'intérieur ne donnait guère un spectacle différent : une grande désolation, des espaces vides, des monuments en ruines; plus loin, dans les quartiers construits, un enchevêtrement de petites ruelles infectes, encombrées d'immondices, ruelles bossues, tortueuses; quelques places irrégulières et qui semblaient des dépotoirs. Les escaliers extérieurs et les balcons en surplomb sur la rue en assombrissaient encore l'obscurité, et le linge, les « drapeaux » qui pendaient aux perches fixées au ras des toitures, d'où ils s'égouttaient sur la tête des passants. Ce qui contribuait

à donner une impression de solitude, c'étaient les palais mêmes des grands, cardinaux et patriciens : autant de places fortes à l'air dur, hostile. De nobles personnages y vivaient pour eux, contre autrui, avec leur clientèle, leur domesticité, leurs spadassins à gages, leurs bravi, leurs lansquenets.

L'enceinte de la ville dépassait en ses dimensions celles des plus grandes cités d'Allemagne, mais la population qu'elle renfermait était très clairsemée. Les estampes de Piranesi en donneront encore le coup d'œil d'ensemble. Le Colisée est encombré d'éboulements de colonnes et de statues. Des chèvres bêlent sur les corniches de temples presque entièrement enfouis. « Les maisons, observe notre jeune voyageur, sont aujourd'hui où étaient les toits de l'ancienne Rome; telle est l'épaisseur des décombres qu'il y en a la hauteur de deux lances de lansquenets. » De grands bœufs reposent somnolents parmi l'herbe qui s'élève des jointures d'un dallage en marbre noir. Thermes, temples, péristyles déchiquetés par le temps, verdissés par la mousse, roussis par le lierre. Aux colonnes du Panthéon, à l'Arc de Constantin s'adossent beuveries et triperies, tonnelleries, maréchalleries, friperies, échoppes d'antiquailleries. Le temple d'Auguste, où s'enchevêtre l'herbe folle, est visité par de jeunes veaux. Certain jour des taureaux, en leur course furieuse, se précipitèrent en la vieille église Saint-Pierre, à l'effroi des bonnes femmes qui y priaient en bavardant. Au Forum, où retentissait naguère la voix d'un Caius Gracchus ou d'un Cicéron, se tient le marché aux cochons; une vasque antique y sert d'abreuvoir aux bêtes à cornes, ce qui lui vaut le nom de *Campo Vaccino*, le champ des vaches. Et la colline si dramatiquement illustrée par la roche Tarpéienne s'appelle le *Monte Caprino*, le mont aux chèvres, tant les chevrettes capricantes, blanches ou noires, y gambadent du matin au soir. Aussi bien les Florentins, fiers de leur cité patricienne, traitent-ils les Romains de « bouviers ».

* * *

Le jeune Allemand avait pris séjour au couvent des Augustins de Sainte-Marie-du-Peuple, juxta la porte Flaminienne. Il brûlait d'une piété ardente : « Je courais comme un fou à travers toutes les églises, dans les couvents. Je dis une dizaine de messes et j'allai jusqu'à regretter que mon père et ma mère fussent encore en vie, tant j'aurais eu de joie à les tirer du Purgatoire par ces messes et autres bonnes œuvres. Ne dit-on pas à Rome en commun proverbe « : Heureuse la mère dont le fils dit une messe la veille de la » Saint-Jean! » Qu'il m'eût été doux de sauver ma mère! » Il n'en tint pas moins à officier en l'église Saint-Jean-de-Latran; mais l'afflux des prêtres, qui l'y avaient précédé, fut tel qu'il dut attendre longtemps avant de pouvoir monter à l'autel; si longtemps que la faim le prit et qu'il dut avaler un hareng-saur pour ne pas tomber d'inanition.

Mais au cours de ces visites aux églises romaines se renouvelèrent les impressions pénibles qui l'avaient déjà froissé en la naïveté

de sa foi au cours de son passage par la Toscane et la Lombardie. Généralement à Rome les prêtres expédiaient les offices d'un zèle si rapide que le jeune Allemand en était encore à lire l'évangile que ses voisins chantaient : *Ite missa est*. Tandis qu'il officiait, les prêtres qui, derrière lui, attendaient leur tour de gravir les marches de l'autel lui criaient à mi-voix : « En avant! en avant! *Passa! passa!* » Ces ecclésiastiques, dira-t-il, « s'acquittaient de leurs fonctions sacrées, comme les artisans d'un labeur rétribué ».

Quant à la vie brillante et fastueuse de la haute société romaine, notre moine n'y fut sans doute pas directement mêlé; il en voyait les dehors; il en entendait parler par ses commensaux au couvent Sainte-Marie-du-Peuple et dans les lieux divers où il fréquentait. La mondanité du belliqueux Jules II, le pape casqué, s'étalait avec fracas. On contait comment, à la tête de ses soldats, Jules II n'avait pas voulu accepter la capitulation offerte par la Mirandole, mais avait tenu à entrer dans la place, en conquérant, par la brèche, à la tête de ses troupes, en sorte que ses mercenaires pussent mettre la ville au pillage. Les cours du Vatican étaient pleines de soldats. Rome était devenu un véritable coupe-gorge; meurtres et coups de main y étaient de pratique courante. Sur le modèle de son pontife, le cardinal Sanseverino s'était constitué une manière de force armée qu'il avait munie de lances, de stylets, d'arquebuses et d'escopettes. Il attaquait le chancelier pontifical Ascanio Sforza en son palais fortifié; mais celui-ci s'était de son côté protégé par une garnison aguerrie contre une attaque en armes. Les assiégés firent une sortie pour repousser leurs agresseurs : véritable bataille dans les rues de Rome par les bandes furieuses de deux princes de l'Église, combat en règle et qui laissa sur le carreau morts et blessés.

Depuis Alexandre VI, les cardinaux romains avaient considérablement accru, non seulement leurs richesses, mais leur faste, leur train de vie en de si folles dépenses que nombre d'entre eux, avec des fortunes princières, étaient surchargés de dettes. Dès leur promotion, en venant prendre séance au Consistoire, ils se faisaient accompagner d'un cortège où sonnaient fifres et buccines, tambours et tambourins. Leur longue robe écarlate se rehaussait d'une parure d'or; de leur rond chapeau rouge pendaient des glands d'or; la mule qu'ils chevauchaient était parée comme chaise d'église. Au premier des rangs nombreux où se pressaient leur clientèle et leur domesticité vêtue avec magnificence, était portée la fameuse valise rouge traditionnelle. Au temps du carnaval, les plus éminents d'entre eux, par leur situation mondaine tout au moins et par leurs richesses — les Sanseverino, les Alidosi, les Franciotti — trouvaient plaisir à figurer en des déguisements splendides dans la foule des masques et des bouffons. Certain jour de carnaval ne devait-on pas voir une jeune femme, dans le costume le plus galant, on veut dire le plus léger, sous les yeux de nos beaux cardinaux, venir sur la scène supplier Vénus de lui procurer sans retard l'amoureux de ses désirs.

Ce qu'on nommait à Rome des « vignes » étaient des lieux de récréation et de plaisir et d'une rare beauté. Jardins de plaisance appartenant à quelque cardinal ou à un riche patricien, avec de jolies constructions où l'on se réunissait en société élégante, en parties d'agrément et d'aimable frivolité; quelque chose comme les « folies » des environs de Paris au XVIII^e siècle. Quand les propriétaires en étaient absents, c'est-à-dire aux jours les plus nombreux, un chacun y pouvait entrer et circuler librement. On y pouvait ouïr par occasion des sermons et des discussions théologiques; mais nombre de ces vignes appartenaient à des courtisanes et les propos qu'on y tenait n'avaient avec la théologie que des rapports lointains. Les plus belles étaient celles des cardinaux d'Este, Farnèse, Orsini, Sforza, Médicis : noms des plus grandes et illustres familles italiennes.

Le jeune moine, du couvent d'Erfurt quitta Rome au début de

février 1512. Il n'avait pu s'acquitter de la mission dont il était chargé. Pour être admis auprès de la Curie romaine une lettre de son supérieur lui eût été nécessaire; une lettre de ce même Staupitz dont il était précisément venu contrecarrer les projets. Et ses efforts auprès de la Cour pontificale avaient subi un second échec, celui-ci de caractère personnel. Il désirait se perfectionner dans l'étude, non seulement de la théologie, mais des lettres et de l'histoire. Or les religieux pouvaient obtenir de l'autorité supérieure l'autorisation de rester un certain temps hors de leur couvent pour suivre des cours universitaires, en dépouillant même le costume de leur ordre. La requête fut rejetée et pour le même motif : elle n'était pas accompagnée d'une approbation du supérieur.

Revenu à Erfurt, notre voyageur y apprenait qu'une décision du provincial le transférait au couvent de Wittenberg, en Saxe, où il devait être chargé de fonctions enseignantes; fonctions qui répondaient à son goût et à ses facultés.

Plus tard il dira : « Je ne voudrais pas pour 100,000 florins ne pas avoir été à Rome. » Il se rappelait les spectacles qu'il y avait eus sous les yeux, les propos qu'il y avait entendus. « L'effroyable corruption de la Curie entière, disait-il, cet amas d'impudicité, de faste et de cupidité, d'ambition et de sacrilèges, ne sont-ils pas des péchés? »

Il y avait également ouï parler d'une prédiction que Staupitz lui répétera :

« Un moine ermite se lèvera contre Rome. »

Lui-même appartenait à l'ordre des « ermites de Saint-Augustin ».

LES INDULGENCES

Au début de l'année 1517, Luther, en sa trente-quatrième année, apparaissait déjà comme un personnage considérable. Professeur éloquent et célèbre en l'Université de Wittenberg, il attirait à lui, des pays voisins, de nombreux élèves; non seulement prieur des Augustins de Wittenberg, mais provincial de l'ordre, il étendait son autorité sur une douzaine de maisons religieuses, et remplaçait le vicaire général en ses visites pastorales.

Michelet dit très bien que Luther, dans les fonctions dont il était revêtu, se croyait particulièrement responsable de la foi saxonne. Il avait une âme, un cœur, un tempérament foncièrement allemands; avant tout et par-dessus tout Luther a été un Allemand. Et cette foi, dont il se considérait comme le gardien et défenseur en Saxe, s'était dès lors, dans sa pensée et sans qu'il s'en doutât, écartée sur des points importants de l'orthodoxie catholique; elle s'en était éloignée au cours de ces longues, profondes, solitaires et si douloureuses méditations sur les livres divins, les Pères de l'Église et les rêveries délicieuses des mystiques rhénans.

Comme les opinions et conceptions que Luther s'était progressivement, insensiblement forgées, inconsciemment à son usage personnel, en les adaptant à sa propre conscience et à ses propres sentiments — pouvaient trouver confirmation et appui dans les œuvres des mystiques, dans les épîtres de saint Paul, dans les écrits de saint Augustin, — en les interprétant il est vrai comme les interprétait Luther — ce dernier n'imaginait pas qu'il s'acheminait vers l'hérésie.

En ses sermons pour le carême de 1517, il commence à exposer ses idées personnelles sur les fondements de la foi; et c'est déjà la doctrine, qui deviendra sa doctrine quasiment tout entière, de la vanité des œuvres humaines en vue du salut éternel, lequel ne peut être que l'œuvre de Dieu. Il en allait de même de l'enseignement qu'il donnait à l'Université. Ici, il s'en prend avec la véhémence furieuse qui le caractérisera sa vie entière, à celui qu'il considère comme son plus grand adversaire, Aristote; Aristote qui,

par la puissance même de sa pensée, l'exaspère; Aristote, en sa forte logique le plus ferme soutien des dialecticiens et des scolastiques. En mai 1517 Luther écrit à son ami Lang :

« Notre théologie et saint Augustin progressent heureusement et règnent en notre Université par la volonté de Dieu; Aristote dégringole, il est près de sombrer, peut-être pour toujours. On est merveilleusement dégoûté des conférences faites sur ses sentences. Nul ne peut plus espérer grouper un auditoire s'il ne parle de la Bible, de saint Augustin ou d'un autre maître de réelle autorité ecclésiastique.

Le 7 septembre suivant, Franz Günther de Nordhausen soutint à la Faculté de théologie de Wittenberg, pour l'obtention du grade de *bachelier biblique*, quatre-vingt-dix-sept thèses sous la présidence de Martin Luther et que celui-ci avait pris soin de rédiger lui-même. C'est déjà toute sa doctrine sur la prédestination, sur la volonté humaine enchaînée dans les mains de Dieu, sur la vanité des œuvres entreprises par l'homme de sa seule initiative en vue de son salut.

« L'homme dont la chute d'Adam a fait un arbre pourri, ne peut que produire des fruits pourris, il ne peut vouloir et ne faire que le mal. » La morale qu'enseigne Aristote repose sur un fondement exclusivement humain, ennemie audacieuse de la grâce divine, partant de Dieu. Quand et pourquoi sont rejetées les méthodes scolastiques qui reposent sur la logique aristotélicienne.

Luther attendait avec une curiosité anxieuse l'accueil qui serait fait en dehors de l'Université à ces propositions paradoxales.

« On les traitera de cacodaxie (contraires à l'orthodoxie) et cependant elles ne peuvent être que vérité. »

Luther nous apparaît donc, dès ses premières manifestations doctrinales, tel que nous le trouverons jusqu'à ses derniers jours; non seulement inébranlable, mais immuable, immuablement certain que sa doctrine est toute vérité.

* * *

En même temps qu'il attaquait la morale d'Aristote, comme trop exclusivement humaine, et les méthodes et conclusions des scolastiques, Luther s'élevait en ses sermons, avec une extrême violence, contre une pratique qui depuis quelque temps avait pris en Allemagne un invraisemblable développement, la distribution, bientôt la vente des indulgences; remise de la peine temporelle qui chargeait encore, en ce monde ou dans l'autre — au purgatoire — les péchés que l'Église, par la voix de ses ministres, avait absous de la peine éternelle.

Alexandre VI, prédécesseur sur le trône pontifical de Jules II, lui-même prédécesseur de Léon X alors régnant, avait émis le premier cette idée extraordinaire et qui devait entraîner de formidables conséquences, que le Pape avait pouvoir de tirer les âmes du purgatoire. De ce moment se multiplieront les bulles et distributions d'indulgences, non seulement en faveur des vivants, mais en faveur des âmes des défunts, indulgences qui pouvaient s'acquérir par bonnes œuvres, prières, pénitence, jeûnes et abstinences, et toutes pratiques pieuses; d'où l'on ne tarda pas à tirer cette conséquence que l'argent versé pour la réalisation d'une œuvre agréable à Dieu — les préparatifs, par exemple, d'une guerre contre les Turcs — pouvait remplacer l'œuvre elle-même. Il est vrai que toutes les bulles d'indulgences déclarent que les fidèles doivent, par surcroît, être pénitents et s'être confessés de leurs fautes, mais, dans le tumulte, l'agitation quasiment foraine de la vente des indulgences en Allemagne, ce détail, pour essentiel qu'il fût, se voyait passer sous silence ou se perdait dans le bruit.

Le pape Alexandre VI avait eu besoin de beaucoup d'argent

pour parer de diamants et de perles sa fille chérie, Lucrèce Borgia, pour lui faire contracter des mariages princiers, lui faire traverser Rome et l'Italie en des cortèges d'un luxe éblouissant; le pape régnant, Léon X, avait eu besoin de beaucoup d'argent pour satisfaire ses goûts artistiques et achever la réalisation de cette œuvre colossale, un véritable gouffre où ducats et florins se perdaient comme dans les flots de la mer — la construction et la décoration de la basilique de Saint-Pierre.

La construction de la basilique Saint-Pierre de Rome avait été entreprise en 1506 par le pape Jules II. A parler net, ce fut une mauvaise action. Jules II avait commencé par faire démolir l'antique et vénérée basilique où les premiers chrétiens étaient venus prier, l'église sainte où avaient retenti les chants de tant de pieux martyrs.

A Rome même l'opposition aux projets de Jules II avait été très vive. Le moine Onofrio Panavino s'en fait l'écho quand il écrit : « En cette affaire le Souverain Pontife souleva presque tout le monde contre lui et dans toutes les classes de la société; plus particulièrement les cardinaux (1). » En Allemagne s'élevèrent de nombreuses protestations. En cette année 1516 où nous sommes parvenus, le chanoine Bodmann exprimait encore la crainte que « loin d'attirer sur l'Église et sur le peuple chrétien la bénédiction divine, cette entreprise ne leur fût funeste ». Jules II avait tenu à ce qu'un monument grandiose, reproduction somptueusement agrandie et enrichie du Panthéon antique, servît de cadre au tombeau colossal qu'il avait projeté de faire édifier à sa propre gloire par Michel-Ange. Un Saint-Pierre immense servirait d'écrin à ses ossements pontificaux. Les descriptions, les dessins du maître, quelques fragments de correspondance permettent de reconstituer en pensée les plans de Jules II : un énorme soubassement supportant un entablement sur lequel devait être posé le sarcophage; quarante figures de marbre, colossales, sans compter les bas-reliefs, en auraient peuplé les angles, les flancs, les pilastres; avec mission de dire aux siècles futurs les victoires du pontife casqué, sa gloire, les arts qu'il avait fait fleurir et tout ce qu'il avait fait, sinon de beau et de bien, du moins de sonore et de brillant. « En cette tombe d'un pape destinée à une église, note André Michel, on n'avait oublié qu'un détail, on n'avait oublié que Dieu. »

Jules II étant mort, le tombeau tel que le défunt l'avait imaginé ne fut pas exécuté. Son successeur Léon X préféra utiliser le génie de Michel-Ange pour des tombeaux où seraient placés des Médicis, des parents à lui, plutôt qu'à la gloire de son prédécesseur.

Des figures sculptées par Michel-Ange pour le tombeau de Jules II, nous avons aujourd'hui au Louvre les deux admirables statues dites « les Esclaves », qui devaient représenter deux des provinces soumises par les armes du pape-condottière.

* * *

Léon X faisait donc vendre en Allemagne des lettres d'indulgences pour l'achèvement de la basilique Saint-Pierre et pour la croisade contre les Turcs. Le légat Cataneo de Vio, chargé de faire fructifier l'affaire, s'en était remis, pour une partie de l'Allemagne, où se trouvaient Erfurt et Wittenberg, aux soins de l'archevêque de Mayence.

Le prince Albert de Brandebourg était parvenu à se faire nommer archevêque de Magdebourg (1513) et l'an d'après, en cumul, grand électeur archevêque de Mayence et primat d'Allemagne. Esprit libéral, fastueux, grand ami et protecteur des lettres et des arts, ami d'Erasme, en relation avec les principaux humanistes du temps; en somme un personnage intéressant, voire sympathique,

(1) *Qua in re adversos pœne habuit cunclorum ordinum homines, et præsertim cardinales.*

s'il est vrai qu'un puritanisme religieux aurait peut-être préféré le voir tourné différemment. Il avait emprunté 30,000 florins aux Fugger, les célèbres banquiers d'Augsbourg, et estimait à tort ou à raison — à tort plutôt — que le commerce des indulgences pourrait bien lui fournir de quoi combler sa dette. Nous avons ses instructions concernant la vente des indulgences pour la guerre contre les Turcs et l'achèvement de la basilique de Saint-Pierre.

Il s'agit d'une absolution pleine et entière de tous péchés et d'une indulgence plénière pour les âmes des parents ou des amis disparus qui seraient instantanément affranchis des peines du purgatoire. Les instructions ajoutaient que l'acquéreur devait contre ses fautes avoir un cœur contrit et l'intention de se confesser : les indulgences n'en étaient pas moins délivrées à prix d'argent.

Un religieux dominicain, le P. Tetzel, avait été chargé par l'archevêque de Mayence du détail de l'affaire et de la mener tambour battant. Il la mena d'une énergie endiablée. Son éloquence de caractère populaire, une brailée tonitruante, empoignait les foules ; *ein Marktschreier*, disent les textes allemands (un crieur de place publique). On lui a reproché d'avoir résumé sa mission en ces deux vers :

*Sobald das Geld im Kasten Klingt
Die Seel' aus dem Fegfeuer springt.*

(Sitôt que l'argent sonne dans la tirelire, l'âme — en faveur de laquelle on l'a donné — saute hors du purgatoire.)

Tetzel s'exprima-t-il vraiment en ces termes ? Du moins ce qu'il disait et prêchait revenait au même. Mais il est certain que ses adversaires lui ont attribué à tort, calomnieusement, cet autre propos d'après lequel quelque crime qu'on eût commis, au premier tintement du florin d'argent dans la cassette de bois, absolution pleine et entière était acquise au donateur.

On a également attaqué Tetzel en sa vie privée : celle-ci fut irréprochable.

Ajoutons qu'il existait à cette époque une grande rivalité entre les Dominicains, dont était Tetzel, et les Augustins dont Luther était provincial.

Nous devons à un contemporain, Frédéric Myconius, le tableau d'une de ces prédications indulgencières du P. Tetzel. Il se trouvait en la petite ville d'Annaberg (Saxe) :

Lorsque le commissaire pontifical (pour la vente des indulgences) était introduit dans la ville, il était précédé par la bulle du Souverain Pontife promenée sur un drap de velours écarlate et or. La population, prêtres et moines, le Magistrat en corps, maîtres et écoliers, hommes et femmes se portaient processionnellement à sa rencontre, cierges allumés, étendards déployés, drapeaux claquant au vent, toutes cloches de la ville sonnait à grande volée. Dans l'église, au milieu de la nef, était dressée une haute croix rouge, où l'on fixait la bannière pontificale. Dieu même n'eût pu être accueilli plus magnifiquement. Et Tetzel de crier, du haut de la chaire, les yeux au ciel, les bras en croix : « Heureux ceux qui voient ! et ceux-là voient qui comprennent que voici des passeports pour mener l'âme humaine à travers une vallée de larmes et un océan déchainé, dans la patrie heureuse, au paradis. Tous les mérites acquis par les souffrances du Christ y sont contenus, et quand il est certain que, pour un seul de ces péchés mortels, dont on commet plusieurs par jour, après confession et contrition, sept années d'expiation sont encore imposées soit sur terre, soit au purgatoire, qui pourrait hésiter à acquérir pour un quart de florin une de ces lettres qui font pénétrer votre âme divine, immortelle, aux célestes béatitudes du paradis ! »

Notre dominicain profitait des foires et marchés périodiques, tantôt dans une ville, tantôt dans une autre, pour y venir débiter sa marchandise en des assemblées nombreuses.

L'administration financière de l'affaire était confiée à la grande

banque Fugger, d'Augsbourg, dont un fondé de pouvoir suivait le blanc prédicateur en ses tournées.

Dès 1516, comme on parlait à Luther du tronc en forme de tambour où Tetzel récoltait son argent :

— Attendez, je lui crèverai la peau de son tambour !

En un sermon du 27 juillet (1516) Luther disait :

« Bien qu'elles aient pour source les mérites du Christ et de ses saints et doivent, pour ce motif, être accueillies avec une vénération respectueuse, les indulgences sont devenues les pires outils de la cupidité. » Le provincial des Augustins ajoutait :

« Je me demande comment Dieu peut absoudre des pécheurs avant qu'ils aient éprouvé le repentir de leurs fautes, et s'ils éprouvent et manifestent ce repentir, je me demande comment Dieu peut ne pas les absoudre, voire sans indulgences — et je ne comprends pas. »

Le 24 février, notre provincial des Augustins revint sur le même sujet en un sermon dans la cathédrale de Wittenberg, à l'occasion de l'exposition des nombreuses reliques qui constituaient la collection de l'Electeur Frédéric le Sage. Collectionneur de reliques passionné, l'Electeur avait spécialement obtenu, pour ceux qui viendraient adorer les siennes le jour de la Saint-Mathias, 127,799 années d'indulgences.

D'autre part, Luther recevait des renseignements peu satisfaisants sur la manière dont étaient utilisées par la Cour de Rome les sommes perçues sous couleur de guerre contre les Turcs ou d'achèvement de la basilique Saint-Pierre. Un fonctionnaire de la Curie se trouvait d'aventure à Wittenberg et le documentait sur ce point. Aussi bien l'opinion se répandait-elle en Allemagne, d'une manière plus ou moins justifiée, que Léon X employait une partie des sommes recueillies à doter une sœur qui désirait épouser un prince italien ; il en donnait une autre à l'un de ses neveux ; d'ailleurs les plans conquérants de Jules II n'étaient pas abandonnés : il s'agissait de reprendre Parme, Plaisance, Modène, de s'emparer du duché de Ferrare, l'idée fixe de Jules II. Les papes, répétait-on, ne cherchent qu'à s'enrichir aux dépens de la Chrétienté.

* * *

Le 1^{er} novembre, jour de la Toussaint, la chapelle du château de Wittenberg célébrait l'anniversaire de sa fondation ; à cette occasion l'afflux des fidèles était considérable. Luther venait d'apprendre que Tetzel, en son magnifique équipage, était entré sur le territoire de l'Electeur de Saxe ; les foules se pressaient autour de lui ; sous peu de jours il serait aux portes de Wittenberg. Luther saisit l'occasion des fêtes de la Toussaint pour afficher la veille même, 31 octobre 1517, sur la porte de la chapelle électorale, ses quatre-vingt-quinze fameuses propositions concernant le trafic des indulgences, l'autorité pontificale et les articles qu'il considérait comme le fondement de la foi chrétienne faisant de ce 31 octobre 1517 l'une des dates religieuses les plus importantes de tous les temps.

Voici de ces quatre-vingt-quinze propositions les articles principaux :

Quand il a dit Faites pénitence, Jésus-Christ entendait parler de la vie intérieure du chrétien qui doit être celle d'un pénitent ; quant aux indulgences prononcées par l'Eglise, elles ne peuvent dispenser que des seules pénitences imposées par l'Eglise ; elles ne peuvent avoir d'action sur les décisions de Dieu, ni sur le sort réservé aux âmes des morts.

Les indulgences sont donc inutiles.

Un chrétien vraiment contrit obtient par là même, et par là seul,

la rémission de ses péchés. Aussi bien ne peut-on faire meilleur usage de son argent qu'en achetant des indulgences?

Un pape réellement conscient de son devoir distribuerait tout ce qu'il possède, irait jusqu'à mettre en vente l'église de Saint-Pierre pour le bien de nombre de ceux que ses marchands d'indulgences dépouillent de leur argent.

Si, en vue de construire une église, le pape peut faire sortir un grand nombre d'âmes du purgatoire, pourquoi en sa très sainte charité, ne vide-t-il pas d'un coup le purgatoire de toutes les âmes qui y souffrent et n'achève-t-il pas la basilique de Saint-Pierre de ses propres deniers?

Les propositions sur les indulgences étaient complétées par quelques autres qui contenaient le fondement de la doctrine dont se formera le luthéranisme :

La volonté de l'homme n'est pas libre mais captive; au regard de Dieu il n'y a dans la créature que concupiscence.

On n'est sauvé que par la grâce et celle-ci a été fixée de toute éternité par la prédestination.

Ajoutons que, par la suite, tout en maintenant le principe de ces dernières propositions, Luther sera amené à y apporter mainte atténuation.

Le même jour Luther envoyait à l'archevêque de Mayence le texte de ses propositions, accompagné d'une lettre que nous transcrivons d'après l'abrégé qui en a été donné par Michelet :

Père vénérable en Dieu, prince très illustre, veuillez Votre Grâce jeter un œil favorable sur moi qui ne suis que terre et cendre et recevoir favorablement ma demande avec la douceur épiscopale. On porte par tout le pays, au nom de Votre Grâce et Seigneurie, l'indulgence papale pour la construction de la cathédrale Saint-Pierre de Rome. Je ne blâme pas tant les grandes clameurs des prédicateurs de l'indulgence, lesquelles je n'ai pas entendues, que le faux sens adopté par le pauvre, simple, grossier peuple, qui publie hautement en tous lieux les imaginations qu'il a conçues à ce sujet. Cela me fait mal au point de me rendre malade. Ils croient que les âmes seront tirées du purgatoire dès qu'ils auront mis de l'argent dans les coffres; ils croient que l'indulgence est assez puissante pour sauver les plus grands pécheurs, celui même — tel est leur blasphème — qui aurait violé la sainte mère de notre Sauveur... Grand Dieu! Les pauvres âmes seront donc, sous le sceau de votre autorité, enseignées pour la mort et non pour la vie. Vous aurez à en rendre un compte terrible et dont la gravité va toujours croissant. Qu'il vous plaise, noble et vénérable Père, de lire et de considérer les propositions suivantes, où l'on s'efforce de montrer la vanité des indulgences que les prédicateurs populaires proclament comme chose tout à fait certaine.

Disons enfin que ces « propositions » étaient présentées non comme affirmations doctrinales, mais comme devant servir de matière à discussion à l'Université même de Wittenberg, faculté de théologie, sous la présidence de « l'honorable P. Martin Luther, maître ès arts libéraux et en sainte théologie et professeur ordinaire en ladite faculté ». Ceux qui ne pourraient être présents à la discussion annoncée étaient priés d'y participer par écrit.

L'effet de ces thèses affichées le 31 octobre 1517 à la porte de la chapelle électorale de Wittenberg fut prodigieux. S'il ne fut pas aussi prompt qu'on se plaît souvent à le dire, du moins une grande partie de l'Allemagne ne tarda-t-elle pas à se lever comme hale-tante, prête à s'élancer dans la voie ouverte par le réformateur et à le soutenir avec enthousiasme.

Peu de mois avant Luther, Carlstadt avait publié cinquante-cinq thèses où les traits essentiels de ce qui sera la doctrine luthérienne sont déjà dessinés; mais il avait agi d'une manière moins décidée, moins forte et éclatante. Luther avait habilement profité

du grand concours de peuple au château de Wittenberg pour la fête commémorative et de la haute situation, très en vue, que lui-même occupait déjà comme provincial des Augustins, ainsi que de sa célébrité naissante comme professeur à l'Université.

« On était las, écrit Luther, de voir tondre par tout le pays les bons moutons allemands. » Comme Tetzl voulait continuer ses tournées indulgencières, il fut, en plus d'un endroit, accueilli par des huées, chassé sous les cris de la foule.

Le bruit fait par la manifestation luthérienne fut tel que l'auteur, tout surpris, comme submergé par un flot trop violent, en fut lui-même effrayé. Les Augustins de son couvent venaient le supplier de ne pas les couvrir de honte. Carlstadt se tenait sur la réserve, estimant que son confrère avait été trop loin. Puis, se ressaisissant, le provincial des Augustins répondit en sa conviction profonde :

« L'affaire n'a-t-elle pas été engagée au désir de Dieu? Elle tombera d'elle-même. L'a-t-elle été à son plaisir? Laissons-la entre ses mains, il agira. »

Ces paroles étaient dites très simplement, en une sincérité parfaite. Luther est là tout entier; aussi bien, confiant en Dieu, ne cherchait-il pas à se procurer des auxiliaires, des soutiens :

« J'obtins alors cette grande faveur, dira-t-il, de prendre l'immense entreprise entièrement sur moi; je tins à en porter seul le fardeau, avec l'aide de Dieu, ne voulant en partager le poids avec nul autre. Aurais-je agi autrement, qu'il m'en serait sans doute advenu comme à plus d'un songe-creux. »

A ce moment, au reste, il se sentait très mal portant, au seuil du tombeau, naturellement, « pauvre moine amaigri, épuisé ». « La chanson, écrira-t-il, montait à un ton trop élevé pour ma voix. Avec crainte et tremblement j'envisageais l'affaire. Je m'y étais jeté sans songer aux conséquences; sans prudence je m'étais dressé contre le pape que, jusqu'à ce jour, j'avais vénéré avec dévotion; je m'étais levé contre lui, pauvre humble Frère augustin que j'étais, et, pour combler la mesure, plus semblable dans le moment à un cadavre qu'à un être vivant. » (1).

FUNCK-BRENTANO,
Membre de l'Institut.

Et la réforme de l'Etat?

Les réflexions que nous continuons à publier sur le grand livre de Gonzague de Reynold *L'Europe tragique* n'en résumeront pas les pensées et les thèses essentielles. C'est un ouvrage tellement riche, tellement touffu que l'on est plus enclin, en le lisant, à le commenter qu'à le résumer. Notre intention, toute modeste, est de souligner quelques conséquences des considérations qu'il développe, conséquences particulièrement importantes et particulièrement pratiques pour notre pays dans les circonstances difficiles qu'il traverse.

La crise, avons-nous expliqué en suivant d'aussi près que possible Gonzague de Reynold dans un premier article, est d'essence plus profonde et plus radicale que l'économie politique. Ceux qui l'ont prise pour un de ces phénomènes périodiques qui résultent du jeu normal de la vie économique n'en ont pas aperçu la profondeur et la véritable nature. La crise actuelle est la conséquence d'une évolution sociale et politique à base philosophique et religieuse. Nous sommes au bout de cette évolution. Il faut rebrousser chemin

(1) Ces pages du grand historien français feront partie de l'important ouvrage consacré à Luther qu'il fera paraître cet hiver, chez Grasset, à Paris.

ou, dans tous les cas, prendre brusquement une autre direction. La crise insoluble y forcera les timides et les indécis. Heureux les peuples conduits par des hommes clairvoyants et audacieux qui n'attendent pas d'être forcés par les événements.

La réforme de l'État est un acte important de ce redressement nécessaire. Car, encore une fois, la crise n'est pas un phénomène exclusivement ni même principalement industriel, commercial, financier. Il n'est pas enfermé dans les relations du capital et du travail. Il jaillit des profondeurs de la vie sociale, de la vie humaine. L'État, qui est la société souveraine dans l'ordre temporel, doit donc jouer son rôle dans ce changement d'orientation. L'État libéral et individualiste sorti de la Révolution française et de la philosophie du XVIII^e siècle s'en est montré incapable. Il doit être réformé lui-même pour être en mesure de remplir sa lourde mission.

La majorité des États européens a entrepris et en partie réalisé cette réforme. Que faut-il penser de la réforme de l'État en Allemagne, en Italie, en Russie, tel est l'objet de longs chapitres très fouillés de *l'Europe tragique*. Des études analogues et non moins intéressantes pourraient être faites des nouvelles Constitutions et de la politique nouvelle de l'Autriche, du Portugal, de la Bulgarie, d'autres pays encore. Car les États se réforment avec un empressement et une audace, avec une fièvre, dirons-nous, dont le XIX^e siècle ne nous donne aucun exemple et qu'il ne faisait nullement prévoir. Signe évident que la nécessité urgente s'en est imposée aux esprits cependant bien intoxiqués de libéralisme et d'individualisme.

* * *

En Belgique, cette question de la réforme de l'État est également à l'ordre du jour. Nos lecteurs se souviendront qu'elle a fait notamment l'objet des rapports et des délibérations, des discours et des vœux de toutes les assemblées politiques des catholiques belges, qu'il s'agisse de l'Union Catholique, de la Fédération des Cercles, de la Ligue des Travailleurs ou du Vlaamsche Landsbond. Mais nous en sommes toujours à la période des congrès, des rapports, des discours et des vœux. Il n'en est encore rien passé dans les réalités. On peut même dire que rien n'en apparaît à l'horizon. A moins que l'on ne prenne pour un commencement de réalisation, pour un essai et pour une ébauche les pleins pouvoirs et l'usage qu'en fait le gouvernement. Cette stagnation oratoire de la réforme de l'État n'est pas, qu'on nous permette de le dire comme nous le pensons, de bon augure. Ou bien une réforme profonde de nos institutions n'est pas nécessaire, et alors pourquoi tout ce bruit et tous ces gestes? Pourquoi amener, comme on dit, l'opinion publique? Ou bien il y a nécessité urgente d'opérer cette réforme, et alors c'est d'incurie ou d'incapacité, de manque d'imagination et de volonté qu'il faut accuser ceux qui sont les chefs nés du peuple belge, des patriotes, des meilleurs citoyens. Ce que Gonzague de Reynold dit en comparant les grands pays européens, avec une sympathie attristée, avec une insistance persuasive, de la France, il faut, toutes proportions gardées, le dire aussi de la Belgique.

Le premier conseil qui ressort de l'étude historique de Reynold pour nos hommes d'État et nos chefs de groupements politiques est donc de se mettre effectivement et sans tarder à l'œuvre de la réforme de l'État.

Mais le plus important est de savoir dans quel sens orienter cette réforme.

Puisque nos malheurs sont venus de l'individualisme et du libéralisme, la réforme doit être antiindividualiste et antilibérale.

Une remarque importante, et dont les réformateurs nationalistes n'ont généralement pas tenu un compte suffisant, est que l'État n'est pas le tout de la vie sociale et qu'il est encore moins la raison d'être de la vie et de la personne humaines.

D'autres institutions que l'État contribueront utilement, aussi

utilement et souvent avec une efficacité plus profonde que l'État, au redressement des idées et de la vie sociale. Nous visons principalement ici l'Église et la famille.

L'Église et la famille sont par nature antilibérales et antiindividualistes. L'Église, particulièrement, est par toute sa doctrine, par son culte et son action en contradiction avec cet anthropocentrisme d'où sont venus les erreurs et les gauchissements qu'il s'agit maintenant de réparer. L'Église est essentiellement théocentrique. Elle rattache à Dieu la pensée et la vie de l'humanité. L'État se combat lui-même sans le savoir lorsqu'il entrave l'œuvre de l'Église.

Prenons un exemple concret dans la politique belge. Pour remonter la pente glissante où nous sommes engagés avec les autres peuples de l'Europe, que tous nos hommes d'État clairvoyants aient le souci de maintenir et d'améliorer le statut scolaire qui nous régit actuellement. Ce statut donne à l'Église une liberté suffisante d'accomplir sa mission éducative. Que l'État remplisse lui aussi sa mission en veillant à l'éducation nationale et patriotique de l'enfance et de la jeunesse, nous ne pouvons qu'y applaudir. Qu'il s'acquitte par surcroît de son rôle supplétif en procurant l'enseignement et l'éducation à ceux qui ne peuvent pas ou ne veulent pas les recevoir de l'initiative privée, c'est encore parfait. Mais qu'il ne fasse pas à l'enseignement libre une concurrence écrasante. Encore une fois, il travaillerait ainsi à contresens du relèvement et du redressement qu'il est de toute urgence d'opérer vigoureusement.

L'harmonie et la saine émulation de l'enseignement catholique et de l'enseignement officiel doivent être stabilisées. L'essentiel du statut scolaire doit passer dans la Constitution. Voilà un élément positif et effectif de la réforme de l'État.

De même, les relations du pouvoir civil et du pouvoir religieux, qui sont en Belgique satisfaisantes, y dépendent trop, n'étant garanties suffisamment ni par la Constitution ni par un concordat, c'est-à-dire un contrat bilatéral plus difficile à défaire qu'une simple loi, les relations entre l'Église et l'État, disons-nous, dépendent trop dans la situation actuelle d'une saute d'humeur, des gouvernants et des maîtres de l'heure. Encore un domaine où paraît possible immédiatement une réforme et une amélioration.

Quant à la famille, plus elle est sacrée, indissoluble, et plus elle est antiindividualiste. La force centrifuge de l'individualisme a été libérée par les lois autorisant le divorce. Le juif Naquet, nom sinistre dans l'histoire de cette décadence que nous étudions, avait promis que sa loi — elle a précisément un demi-siècle — ne ferait que liquider quelques situations exceptionnelles, supprimer quelques foyers mal établis et scandaleux. Les statistiques des divorces dans tous les pays du monde permettent d'apprécier ce que valent les pronostics et les promesses d'un Naquet et de tous les radicaux et sectaires qui lui ressemblent. L'indissolubilité reconnue, proclamée, sanctionnée de la famille lui est indispensable pour remplir sa mission, pour empêcher l'individualisme, qui est une forme de l'égoïsme, de s'installer à la place de l'amour généreux et désintéressé.

Qui voudrait empêcher une réforme au moins partielle dans le sens d'un raffermissement légal de la famille? Il suffit que la loi civile s'accorde avec la loi canonique, du moins pour les citoyens qui admettent celle-ci, pour ceux qui se marient religieusement. Vous avez donc, législateurs, l'occasion de sanctionner une obligation qui d'avance est acceptée, que l'on s'est engagé de la façon la plus solennelle et la plus sacrée à ne jamais violer. Et vous contribuez ainsi à remonter la pente de la déchéance familiale, qui est nécessairement une déchéance sociale. Que l'État se contente de ratifier, pour les effets civils, ce mariage religieux! Comme cela se fait en Italie et en Autriche depuis l'entrée en vigueur des récents concordats. Quel inconvénient pouvez-vous y trouver? Que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas, les catholiques considèrent

que le vrai contrat de mariage c'est celui qu'ils font devant leur curé et qui a été élevé par le Christ à la dignité d'un sacrement. Ce caractère sacré du mariage, les représentants de l'État devraient être les premiers à le reconnaître et à s'en prévaloir pour condamner toutes les tentatives de dissociation des foyers. Quant à ceux qui ne veulent pas du mariage religieux — ils sont en Belgique une infime minorité — un État même catholique doit bien tolérer et enregistrer leurs contrats laïcs. Que ces foyers soient traités, si on le veut, comme les foyers catholiques : mêmes droits et mêmes obligations aux yeux de l'État. Ou si la chose est pratiquement impossible, qu'on laisse subsister pour eux l'autorisation légale du divorce. Nous voudrions bien savoir quels motifs allégueraient les non-catholiques pour s'opposer à cette réforme qui a par définition l'assentiment de tous les intéressés?

L'essentiel de cette législation nouvelle du mariage et de la famille, pour le soustraire aux vicissitudes secondaires et superficielles de la politique, devrait, comme l'essentiel du statut scolaire, être inscrit dans la Constitution et faire l'objet de clauses concordataires.

A ce respect de la famille et du contrat sacré sur lequel, de par l'institution divine elle est fondée, se rattache le problème de la natalité. Sociologues à courte vue ceux qui cherchent à la dénatalité des raisons purement économiques. Prétextes plutôt que raisons. « Alibi mis en avant par un égoïsme honteux », déclare Mussolini dans un article retentissant que viennent de publier des revues et journaux anglais et de commenter la presse de tous les pays. La race blanche est menacée à brève échéance d'une hégémonie de couleur. La civilisation dont les blancs ont la glorieuse responsabilité va perdre son rang et son influence prépondérante. Ce n'est plus qu'une question de temps et de temps assez court. La fin de la grandeur française et de la puissance française, par exemple, est visible sur l'horizon prochain. A moins d'un redressement très vigoureux, et, à ne prendre que les signes actuels, très improbable.

Beaucoup de publications françaises, répondant à l'article de Mussolini ou le commentant, traitent une fois de plus le problème angoissant de la dénatalité et cherchent des remèdes à cette plaie qui vide rapidement la France de son sang et de ses énergies vitales. Elles ne donnent que des raisons économiques et ne cherchent que des remèdes économiques. Prétextes, encore une fois, et alibi mensonger. Car enfin, comme le fait remarquer le chef du gouvernement italien, la période de prospérité anormale que nous avons traversée après-guerre n'a pas arrêté la courbe sinistre de la dénatalité. C'est même un phénomène effrayant que cette courbe constante traversant les bouleversements les plus extraordinaires de l'histoire depuis des siècles. Le phénomène a des causes plus profondes que ces agitations cependant formidables. Il est à noter, en outre, que ce sont les familles de condition modeste qui ont le mieux gardé ou le moins perdu le sens de la vie. Il y a évidemment de nombreuses exceptions dans les deux sens. Nous parlons du phénomène général. La raison doit en être cherchée, affirme Mussolini, dans les régions morales et religieuses de l'être humain. « C'est pour avoir perdu le sens divin de la vie, écrit-il magnifiquement, c'est pour avoir remplacé le sens de la vie par le calcul cérébral de l'égoïsme que la courbe fatale baisse toujours, baisse vers l'horizontale de la mort et du néant. » La dénatalité française, la dénatalité européenne causée par la perte du sens divin de la vie : phrase lumineuse, phrase courageuse, phrase catholique, phrase qui fait honneur au chef de l'Italie, phrase qui a l'énergie et l'efficacité tranchante d'un acte, d'une décision.

Comme la crise économique, la dénatalité est un aboutissement, l'aboutissement d'une même décadence, l'effet des mêmes causes profondes. Elle exige aussi et elle exige impérieusement une réforme et non pas des remèdes superficiels comme des emplâtres, des

remèdes qui appartiennent à la sphère des effets et non à celle des causes.

Ce que nous venons de dire de l'Église et de la famille, en prenant des exemples concrets pour exprimer plus nettement notre pensée, il faut le dire de plusieurs autres institutions. Faire place à la corporation dans la vie sociale renouvelée, tel est encore un point du programme de réforme de l'État. Respecter et protéger en les contrôlant les corporations, c'est faire œuvre antilibérale et anti-individualiste. C'est aussi faire œuvre antiétatiste. Car la vraie réforme de l'État ne conduit pas à l'étatisme. L'étatisme est la compensation pour ainsi dire nécessaire de l'individualisme et du libéralisme. On libérera la société de celui-là en la délivrant de ceux-ci. L'étatisme ne sera d'ailleurs résorbé que progressivement, au fur et à mesure que disparaîtra la nuisance de l'individualisme libéral. De là sans doute le caractère trop étatiste des réactions nationalistes. Elles échoueraient finalement si elles gardaient cette fougue étatiste qui les a toutes prises au départ.

LOUIS PICARD.

En quelques lignes...

Alphonse Allais

En Honfleur (car on dit : *en* Honfleur, comme on dit : *en* Avignon, *en* Arles), Alphonse Allais, prince des loufoques, a goûté les honneurs posthumes de la commémoration officielle.

On apprend avec surprise que le fils du pharmacien n'est mort que depuis trente ans. Comme elle nous paraît loin, cette époque révolue où il suffisait, pour s'assurer une popularité autour des soucoupes, de réveiller de nuit un chef de gare, à seule fin de lui faire compliment sur le fonctionnement régulier du distributeur de chocolat! Maurice Donnay, qui est venu à la gloire par le détour du cabaret montmartrois, s'évertue vainement à camper sous nos yeux un Alphonse Allais de circonstance. En réalité, ce genre d'esprit est démonétisé.

Faut-il s'en plaindre? Certes, non. Les petits bourgeois de Courteline eux-mêmes, dans leur affectation à jouer au Français moyen, descendent trop souvent en dessous du médiocre. Sans atteindre à la sobriété classique du créateur de Boubouroche, Alphonse Allais se contentait volontiers de plaisanteries outrancières et dénuées de goût. La mystification, si vous en exagérez le jeu, tourne vite à l'intolérable. Malheureusement, les amis du fumiste s'accommodaient fort bien, nous dit-on, des fantaisies plus grossières que joyeuses de *Vive la vie! Pas de bile! Ne nous trappons pas!*

Le rire, a dit Rabelais, — qui ne l'a pas inventé, — est le propre de l'homme. Était-il bien nécessaire cependant de mettre sur le pavoi le plaisantin du wagon pour fumeurs, dont la gaité forcée et le sans-gêne impénitent nous rassurent à peine sur les admirateurs de ce cousin d'Honfleur?

A propos de Gaudissart

Le même dimanche, à l'occasion de leur congrès tourangeau, les commis voyageurs célébraient leur patron, l'illustre Gaudissart.

Un type littéraire, celui-ci, et qui doit figurer sur les fiches de M. Georges Doutrepoint. En le créant, Balzac prouvait, une fois de plus, que les noms ont leur visage et que l'onomastique roma-

mesque n'a pas de secrets pour le maître dramaturge de la *Comédie humaine*. Dans Gaudissart, il y a le préfixe *gauder*, un fréquentatif (-iss) et cette terminaison -ari dont nous savons qu'elle est ordinairement péjorative.

Gaudissart, qui travaillait dans le chapeau et l'article de Paris, plaçait aussi des abonnements de presse. Il est donc l'ancêtre de ces intermédiaires qui, sous le nom de « démarcheurs », infestent les campagnes et la rubrique des tribunaux. De nos jours, cependant, ce n'est pas le journal qui se révèle d'un placement difficile : mais le livre imprimé, roman ou essai. A cet égard, l'ingéniosité de nos Gaudissarts se dépense à plaisir au rayon des « primes ». Pour un abonnement au *Courrier du Nord-Sud*, pour votre souscription au *Canard déchaîné*, vous pouvez commander, à votre choix, sur une liste où figurent, pêle-mêle, académiciens et académisables, de la littérature en vrac (valeur marchande : quatre-vingt-dix francs).

S'il revenait parmi nous, l'illustre Gaudissart, premier du nom, emporterait peut-être dans sa marmotte quelques collections complètes du Balzac en édition populaire. Et le plus navrant, c'est qu'il offrirait ce vin de haut cru pour placer sa « piquette ».

Eugénisme

Les journaux italiens, qui se piquent aujourd'hui de germanophobie, ont fait remarquer, non sans férocité, que la défense scientifique de la race se justifie sans doute, au pays d'Hitler, par la recrudescence des dégénérés.

A la fin de 1931, les instituts spéciaux hospitalisaient deux cent vingt mille malades : imbéciles, idiots, crétins, épileptiques. D'après le professeur Osterman, statisticien officiel, il faut évaluer à 600,000 (1 % de la population globale) le nombre des faibles d'esprit sur le territoire du Reich. Mais un autre savant, le Dr Rubin, évalue cette proportion à 2 %, si l'on fait entrer en ligne de compte les petits enfants. Des constatations médicales il appert que le chiffre des « déficients » tend à augmenter, chaque année, à la cadence moyenne de 4,500. Le professeur Brügger, de Munich, ayant fait porter une de ses enquêtes sur cinq communes de l'Allgau bavaroise, a constaté avec stupéfaction que 406 habitants sur 5,425 (soit 7,48 %) souffraient de tares mentales.

Le nazisme réussira-t-il à appliquer la loi sur la stérilisation ? Les bourgmestres de 95 villes allemandes qui ont une population supérieure à 50,000 habitants viennent d'être consultés à ce propos par le professeur Fetscher. Douze n'ont pas daigné répondre à la lettre-circulaire ; 7 refusent de se prononcer ; 53 déclarent qu'ils sont nettement hostiles au projet ; 17 accepteraient la stérilisation à titre d'expérience ; 6 seulement apportent au nouveau système leur adhésion sans réserves. Ces chiffres, nous semble-t-il, se passent de commentaires.

Leopardi

La petite ville de Recanati, sur l'Adriatique, non loin du sanctuaire de Notre-Dame de Lorette, s'enorgueillit d'avoir donné le jour au plus grand des poètes pessimistes : Leopardi. Les manifestations commémoratives qui se déroulent par toute la région des Marches nous invitent à relire quelques-uns de ces chefs-d'œuvre d'infinie désespérance.

Dans le célèbre *Canto di un pastore dell'Asia a la luna*, le poète met en scène un berger nomade perdu sur quelque haut plateau du désert d'Asie. La lune, blanche et froide, allonge démesurément l'ombre de la houlette. Lui, l'homme, ne sait rien du mystère insondable des êtres et des choses. Mais peut-être, l'astre nocturne connaît-il ce que le pâtre ignore... D'autre part, le troupeau qui

dort derrière les cordes du parc n'éprouve pas le sentiment de sa misère. Ainsi donc, l'homme seul, sous la clarté de la lune, témoin vigilant, et près de ses brebis que défend l'inconscience des brutes, l'homme seul est victime d'une injustice. Il ne lui reste qu'à se résigner.

La Ginestra (le Genêt) est un autre chant, pareillement pathétique, sur le thème du désespoir. Le poète, assis au rivage de la mer de Naples, évoque les civilisations d'autrefois, Pompéi ensevelie sous la lave. La nature ne se soucie pas des hommes (cf. *La Maison du Berger*, de Vigny). Ces coteaux recouverts de cendres infécondes s'appelaient autrefois des villes et des champs. Le Vésuve les a vouées à la totale destruction, à l'anéantissement sans retour. Seule, une fleur de genêt fait son sourire d'or sur la lave refroidie.

Du pessimisme au courage civique

D'ailleurs, on aurait peut-être tort de voir en Leopardi un professeur de nirvana.

Il répugne au suicide. Et, s'il n'a pas la foi, s'il refuse de porter son regard plus haut que les astres, par delà les civilisations dépassées, les peuples disparus, Leopardi cherche, dans la conscience même de son infortune, un ressort, un conseil d'action. L'homme sentira sa solitude devant les choses ; mais il éveillera, par le fait de son isolement, toutes les énergies, qui dormaient en lui, toute sa vertu singulière et tenace.

Il n'est donc pas étonnant que les Italiens de 1934, toujours attentifs à tirer du culte sur les tombeaux des leçons actuelles, s'appliquent à mettre l'accent sur les strophes les plus viriles d'un Leopardi tonifiant. Chaque peuple honore ses saints tels qu'il les connaît. Ce qui revient à dire que l'interprétation littéraire d'un poète n'est pas seulement affaire d'esthétique. Le climat historique dicte à l'exégète son sentiment. Le « risorgimento » fasciste ne se lit pas seulement sur les plaques de marbre scellées à la voûte des arcs de triomphe ou des ponts sur le torrent. Aux pages du manuel d'histoire littéraire, nous apprenons à connaître le visage plus mâle, les traits plus volontaires du « pessimiste actif » de Recanati.

L'amitié d'une femme d'esprit

Le Père Lacordaire qui écrivit de si jolies choses sur l'amitié en avait tout particulièrement connu le charme dans le salon de Mme Swetchine, où se rencontraient, voici tout juste cent ans, des gens remarquables par le cœur autant que par l'esprit. Cette femme intelligente n'avait rien d'une salonnière précieuse ou d'une pédante. Convertie au catholicisme, elle avait fait de sa religion une œuvre forte et agissante. Douée d'un bel équilibre et d'un solide bon sens, elle fut pour l'ancien ami de Lamennais d'un conseil excellent. Il était aussi prompt à s'enthousiasmer qu'à se laisser déprimer et sa jeune humeur quelque peu brouillonne lui faisait souvent des ennemis. Mme Swetchine l'encourageait, et en essayant d'arranger pratiquement les choses ramenaient celles-ci à leur juste proportion.

Cependant elle recevait, en même temps que l'abbé Lacordaire, l'abbé Guéranger, qu'elle estimait beaucoup. Les caractères des deux jeunes ecclésiastiques étaient assez dissemblables et la fougue du jeune abbé libéral ne pouvait manquer d'offusquer, voire d'irriter, l'homme pondéré et méditatif qu'était le futur restaurateur de Solesmes. Leur commune amie agit avec tant de tact et de diplomatie qu'elle finit par aplanir les angles contre lesquels chacun se heurtait. Les deux jeunes prêtres devinrent, par la suite, profondément dévoués l'un à l'autre. Quand Lacordaire se rendit à Rome, il intervint lui-même auprès du Saint-Siège afin d'obtenir, pour dom Guéranger, l'érection du prieuré de Solesmes, fermé

depuis des siècles, en abbaye bénédictine. A la prospérité de celle-ci, M^{me} Swetchine consacra son temps, ses relations et son argent. Et ce fut dom Guéranger lui-même qui suggéra à Lacordaire de restaurer l'ordre des Dominicains qui avait disparu depuis la Révolution. Ainsi l'amitié d'une femme d'esprit contribua-t-elle à la réhabilitation magnifique de deux grands ordres religieux.

Enfants martyrs

Il n'y eut jamais autant d'enfants martyrs. Et dans toutes les classes de la société. En un siècle qu'on se plaît à nommer « le siècle de l'enfant », le fait peut paraître, à tout le moins, singulier. Chaque jour on lit dans les journaux que des mères dénaturées ou folles ont tué leurs petits, que des pères déséquilibrés ont entraîné dans la mort de jeunes innocents, que des beaux-pères jaloux ont fait disparaître l'enfant de leur femme. D'autre part, d'après les statistiques de nos tribunaux, les pères incestueux ont augmenté dans des proportions effroyables.

Les scandales font grand bruit, mais ceux qui s'indignent le plus ignorent à quel point la complicité de leur silence engage leur responsabilité. Quand on instruit les procès, on est frappé, en effet, du nombre de gens qui « savaient » que ces enfants étaient détestés et maltraités, que les parents étaient déments ou sadiques. Mais personne n'a eu le courage de protéger les malheureuses petites victimes en dénonçant à temps les coupables. Le témoignage en justice est considéré par certains comme une honte et par d'autres comme une corvée à éviter. Nul ne songe qu'il est, en certains cas, un devoir.

Dans les familles bourgeoises comme dans les autres les enfants subissent aujourd'hui le contre-coup d'une vie propre à désaxer les parents et en à faire des bourreaux ou des maniaques dangereux. Là encore, les voisins et les amis sont, nous disait l'autre jour un juge éminent, d'une lâcheté vraiment désolante. Et l'on pense avec un triste sourire à la dame qui, au nom de la Société protectrice des Animaux, proteste contre la vivisection qui sauve des centaines de petits malades et ne s'indigne même pas quand, dans un salon, un père nerveux fait passer sa colère sur le dos d'un innocent gamin.

Il y a une loi de défense sociale. Chacun devrait songer à en favoriser l'application au profit de ceux qui sont, au premier chef, des êtres sans défense.

L'Eglise, éducatrice

Par souci de leur donner en même temps que l'instruction une discipline de vie, les parents incroyants envoient de plus en plus leurs enfants dans les institutions religieuses. En revanche, nombre de parents catholiques ne se soucient pas autrement de la carence de l'enseignement laïc et choisissent sans scrupules l'école sans Dieu. D'autres acceptent encore comme pain bénit le préjugé de l'infériorité intellectuelle de l'enseignement catholique. Des chrétiens oublient que c'est le christianisme qui apporta au monde le respect de cette chose, entre toutes sacrée : l'âme de l'enfant.

Mais il y a des siècles les païens sollicitaient déjà l'admission de leurs fils dans les écoles des monastères parce qu'ils se rendaient compte qu'on leur y donnait, avec la science, des règles de sagesse et des garanties de bonheur. Il ne faudrait pas oublier que c'est par l'intermédiaire des jeunes écoliers que l'Eglise, de tout temps, sauva la primauté de l'esprit sur la matière et de l'intelligence sur la force brutale. Son désintéressement fut d'ailleurs total. L'histoire le prouve qui nous dit que les écoles abbatiales et épiscopales ainsi que les maîtrises étaient gratuites.

Quand, après le triomphe de l'humanisme, les Églises furent

à harmoniser la foi et la culture, ils maintinrent le principe de la gratuité des études. Les Frères de la Doctrine chrétienne, les fils de saint Jean-Baptiste de la Salle, les Frères des Ecoles chrétiennes au XVII^e siècle firent la classe au profit du peuple et sans lui demander quoi que ce soit en retour.

Les Congrégations religieuses avaient été supprimées en 1792. Napoléon qui, pourtant, n'aimait pas les Frères, trop démocrates à son goût, s'empressa de les rappeler pour assumer la lourde tâche de l'instruction populaire. Peut-être faut-il voir dans le gallicanisme transmis à la Révolution, puis à l'Empire, par le XVIII^e siècle, l'origine de toutes les préventions qui existent encore aujourd'hui, dans certains milieux, contre l'enseignement religieux. Quoi qu'il en soit, l'Eglise fut et est demeurée la grande éducatrice. C'est elle seule qui peut enseigner « la morale spiritualiste, cette bonne vieille morale de nos pères » qui, aux dires de Jules Ferry, cet anticlérical, devait être même au programme des écoles non confessionnelles, parce que « l'irréligion d'Etat », était, ajoutait-il, une absurdité.

Athlétisme féminin

On a vu dimanche, à Bruxelles, une chose ridicule, un spectacle lamentable : des femmes qui participaient à une course cycliste. Où en est la société quand elle tolère que la femme perde tout sens de sa dignité? Il ne pouvait être ici question de sport. Ce n'était qu'une grossière exhibition de jeunes sottes. Seulement, quand on songe que celles-ci devront demain s'embarquer non pour une course, mais pour une vie qui ne prête pas nécessairement à rire, quand on songe qu'elles devront être des épouses capables de conduire, avec tout le sérieux requis, leur bonheur, leurs enfants et leur maison, on est bien tenté de se fâcher. Passe encore que les jeunes filles d'à-présent soient sportives et pour autant maîtresses d'elles-mêmes et plus saines d'âme et de corps. Mais qu'elles se montrent, dans des jeux prétendument athlétiques, livrées à cette liberté barbare qui est celle de toutes les compétitions de ce genre, voilà qui est bien à l'encontre de l'esprit moderne qu'elles croient servir. On remarquera d'ailleurs que ce n'est pas, en général, une société féminine très choisie qui fréquente le stade. Le vulgaire ne cherche que le vulgaire. L'esthétique y perd ce que la célébrité y gagne. Les jeux de l'athlétisme féminin ne sont pas beaux parce que la femme n'est pas construite pour courir, pour rouler à bicyclette, pour sauter à la perche. L'effort contracte son visage en une grimace dont elle ne peut soupçonner la laideur.

Ces raisons et d'autres encore firent qu'on décida de supprimer la participation féminine aux Jeux Olympiques, même quand ceux-ci eurent lieu en Amérique où l'on accorde d'ordinaire aux femmes toutes les licences. Il fallait que la démonstration fût éclatante!

On dira que si la coureuse aux cheveux collés et aux formes ballottées est un spectacle hideux, il y a de la grâce et une charmante souplesse dans le geste de la joueuse de tennis ou dans le style de celle qui traverse une piscine à la nage. Nous n'en disconviendrons pas. Il ne s'agit pas d'interdire le sport à la femme. Il s'agit de reconnaître ceux qui sauvegardent l'harmonie de sa féminité, sa délicatesse et cette mesure qui, en toutes choses, est synonyme de vertu.

Sécheresse

Les champs sont brûlés par un soleil trop constant; l'eau ne chante plus dans les cascades et sur les cailloux des ruisseaux. Les feuilles jaunissent et les bois prennent feu. Depuis des semaines déjà, des prières sont récitées dans les églises de campagne pour obtenir du ciel une pluie bienfaisante. Nous payerons en hiver

En Amérique la sécheresse a pris les proportions d'une calamité. Le moraliste dirait volontiers qu'il s'agit d'une punition. La nature fait bien ce qu'elle fait, même quand elle doit parer aux caprices des saisons. Or les Américains, portés à se croire plus intelligents que le Créateur et en avance sur son œuvre, avaient rasé les bois, détourné les ruisseaux et transformé les régions forestières en immenses champs de céréales. Cet orgueil et cet utilitarisme ont abouti à une catastrophe. Faute d'essences susceptibles de conserver l'humidité de l'air, faute d'irrigations naturelles, des pays entiers sont devenus des déserts de sable arides et stériles. Il ne reste plus qu'à recréer ce qui avait été détruit. Le gouvernement s'aperçoit qu'il faut beaucoup d'hommes, — 345,000 chômeurs et 12,000 Peaux-Rouges, — beaucoup de temps et beaucoup d'argent pour refaire ce que Dieu avait fait tout seul et de rien!

Réflexions

sur

la condition littéraire

Jamais, sans doute, on n'a tant entendu les artistes se plaindre de leur temps. Et il est vrai que ce temps leur fait, plus qu'aucun autre, la vie dure. Que demandent à la société les peintres, musiciens, écrivains, etc.? Deux choses bien distinctes : 1^o de trouver des conditions morales et sociales telles qu'il leur soit possible de faire leur œuvre; 2^o de voir leur génie reconnu et honoré. Ces deux exigences ont été satisfaites vaille que vaille à toutes les grandes époques d'art; de sorte qu'il est permis de dire qu'une grande époque artistique est celle qui résout les problèmes de l'entretien des artistes et de leur reconnaissance. Aujourd'hui, ces deux problèmes ne sont pas résolus.

Il s'en faut même de tout et l'on ne peut se faire une idée de la misère ou matérielle ou morale dans laquelle se débattent quantité d'excellents artistes. Il y aurait beaucoup à dire sur la condition actuelle des peintres et des musiciens; mais tenons-nous-en aux gens de lettres, qui sont placés dans des circonstances particulières par la nature de leur art. C'est un fait que sur cent écrivains contemporains il n'y en a que deux ou trois qui puissent vivre de leur plume. Les autres exercent un second métier, qui peut être littéraire, ou bien meurent de faim. Dans l'une et l'autre catégorie, il en est qui produisent, comme s'ils étaient indépendants, *quand même*. Il en est qui ne peuvent produire que peu ou mal.

D'autre part, ce n'est pas tout d'écrire, il s'agit de se faire éditer. Une œuvre manuscrite, fût-elle admirable ou géniale, ne compte pas, puisqu'elle ne s'inscrit pas au catalogue du patrimoine humain. Il n'y a d'art authentique que publié. Or, la publication des livres nouveaux se fait de jour en jour plus difficile. Les éditeurs perdent de l'argent avec neuf livres sur dix. Le résultat, c'est qu'ils refusent bon nombre d'ouvrages qu'ils eussent accueilli voici quelques années avec empressement. Je ne recherche pas, aujourd'hui, les causes d'une telle situation, je me borne à la constater.

Dans deux ou trois ans, si le mouvement continue, il sera impossible de publier l'œuvre d'un débutant, à moins qu'elle ne se révèle évidemment et exceptionnellement « public ». Enfin, sur les livres encore édités, même lorsque la vente se fait sans perte, il devient de plus en plus difficile d'asseoir une réputation. Les mécanismes

pas aussi récent que les deux autres, mais il s'ajoute à eux pour faire grimacer, aux yeux des écrivains infortunés, le visage de notre époque.

Je ne crois pas qu'on puisse contester sérieusement l'essentiel de ma peinture; discuter d'un degré, indiquer des exceptions et des nuances, peut-être: mais le fond reste net. En bref, il y a une sorte de divorce entre la société et les écrivains. Notre temps ne consent à considérer la condition littéraire que dans la personne des littérateurs *utiles*, c'est-à-dire de ceux pour qui les lettres ne sont qu'un moyen. Il y a place dans notre organisation sociale pour le journaliste, le théoricien politique, le romancier moraliste, le professeur, l'orateur, non pour le poète, le romancier pur, l'amateur d'idées, le mémorialiste.

Bien entendu, les choses ne sont jamais aussi simples que leur définition; il y a des transitions, des habitudes, des survivances, des situations acquises. Je ne dis pas non plus que cette évolution soit en soi une iniquité: au fond, la société ne doit rien aux artistes. Mais il faut du moins qu'elle ne se targue pas injustement de les protéger; si notre temps vomit les arts, que ce soit au grand jour et en disant pourquoi. Or, en lisant les écrits des commentateurs de la condition littéraire, on a toujours l'impression d'une espèce d'hypocrisie.

La plupart des critiques, lorsqu'ils font allusion aux plaintes des artistes et des écrivains, paraissent vouloir minimiser par calcul l'objet de ces plaintes et tendre, bon gré mal gré, vers une conclusion plus ou moins optimiste, comme s'il valait mieux « garder le contact » entre les parties en cause. Cela me paraît enfantin. Voyons quels sont les arguments de ces conciliateurs à tout prix.

* * *

Il y a d'abord celui qui se fonde sur la vertu irrésistible du génie. « Quand on a quelque chose dans le ventre, cela finit toujours par se savoir », écrivent des Pangloss pleins d'assurance. Proposition qui s'évanouit immédiatement devant cette simple remarque qu'il y a eu des génies méconnus.

De Stendhal à Poë, en passant par Aloysius Bertrand, Gérard de Nerval, Verlaine, Villiers de l'Isle-Adam et vingt autres, le XIX^e siècle est trop particulièrement fécond en « poètes maudits » pour qu'il soit défendu de leur supposer des successeurs au XX^e. Si Henri Beyle fut consolé du moins par l'étonnante confiance qu'il avait en l'avenir (« je serai compris en 1880 »), comment se défendre d'un serrement de cœur à la pensée de ceux qui moururent *sans savoir*, aux gloires posthumes du type Nerval-Rimbaud-Alain-Fournier?... Croire, en tout cas, que le génie jouit d'un privilège particulier de la destinée, et parvient toujours à se faire reconnaître, c'est poser un postulat absolument arbitraire, démenti par un monde de faits, c'est-à-dire aussi extravagant que la croyance des primitifs aux totems qui se transforment en hommes.

Autre argument des optimistes: « Les écrivains qui ne parviennent pas à faire leur œuvre dans la misère, ou en dépit du manque de temps, ne sont certainement pas des écrivains véritables. Quand on a un vrai talent, on trouve toujours la force de le montrer. » C'est une vue superficielle, qui néglige cet élément psychologique qu'on appelle la diversité des tempéraments.

Certains écrivains, il est vrai, peuvent travailler dans toutes les conditions, même dans les pires. Mais c'est un fait que d'autres, qui ne sont pas nécessairement moins doués, ni moins intéressants, ne le peuvent pas. Il est même probable, d'après l'exemple des siècles de brillante littérature, que l'indépendance est une nécessité presque absolue de la vie littéraire, encore qu'on puisse citer des auteurs qui furent grands *parce qu'ils furent dénués et persécutés*, et non pas *malgré*.

Un phénomène aussi complexe que la création des œuvres de

l'esprit ne saurait se plier à des règles aussi grossières que celle qui proclame la fatalité du génie. Enfin, troisième argument : « Les œuvres vraiment belles trouvent toujours un public. Les écrivains qui se plaignent d'être méconnus n'ont qu'à imiter Hugo ou Balzac. » Réponse : on sait, en effet, depuis des éternités, qu'il y a certain type d'art qui atteint nécessairement la foule, sans être « populaire » au sens péjoratif du mot. Tel Rabelais, « ragoût de la canaille et mets des délicats ». Mais on sait aussi que ce type n'est pas le seul, et qu'il est même le plus rare.

Il faut le dire avec force : l'art accessible au commun des hommes est l'exception ; la règle, c'est que l'art ne soit compris que d'un petit nombre. Quand ce petit nombre s'appelle aristocratie, c'est-à-dire qu'il dispose des leviers de la mode et peut imposer son goût à la masse des gens, le problème de l'existence sociale des artistes est résolu. Quand Byron publia son premier livre de vers, trente mille personnes l'achetèrent pour la seule ville de Londres, dans l'espace d'une semaine. Sur ces trente mille acheteurs, combien y en avait-il qui fussent capables de goûter d'emblée les beautés de *Childe-Harold* ? Peut-être cinq ou six cents. Les autres y allèrent de leur bel argent parce qu'il fallait avoir lu (tel fut le décret de la mode) le livre du jeune poète.

Et c'est ainsi que vivent les écrivains, aux âges polis : de l'argent versé par une multitude de gens, lesquels admirent de confiance... Aujourd'hui, il n'y a pas d'aristocratie, et par conséquent seules les œuvres du type Rabelais-Dickens peuvent « faire leurs frais ». C'est ainsi — inutile de nier, de protester, ni d'ergoter — et ce n'est pas près de changer.

Il y a de plus grands malheurs, évidemment, surtout à présent. D'ailleurs, même dans l'ordre de la culture, les livres et les tableaux ne sont pas tout. Je déplore, pour ma part, plus que l'infortune des gens de lettres, la décadence de la sensibilité. Trop de gens s'imaginent aujourd'hui que la civilisation se confond avec la connaissance ou avec l'intelligence. Je crois, au contraire, qu'elle se mesure à la finesse de la peau.

Cela n'empêche que la condition littéraire est dure, que les ouvrages de l'esprit vont certainement se ressentir de cette situation et qu'il faut inscrire ce fait au catalogue des calamités actuelles, avec un coefficient proportionné à l'importance de la littérature. Si elle est peu de chose, tant mieux ! Si elle est une chose précieuse ou essentielle, tant pis !

ROBERT POULET.

J.-K. Huysmans ⁽¹⁾

Chaque fois que je pense à Huysmans — et c'est, autant dire, tous les jours — je revois l'appartement de la rue Saint-Lacide et tous les détails du logis, la table de travail près de la fenêtre, sur la rue, le tambour servant de corbeille aux papiers, les rayons chargés de livres aux reliures symboliquement colorées, les Odilon Redon dans leurs caïres de chêne, le « flamand » — espèce de lit-pliant sur lequel Villiers et Bloy avaient couché et qui faisait culbuter le visiteur imprudemment assis à l'extrémité du meuble perfide. Et je revois Huysmans lui-même venant à ma rencontre, la main tendue. Sa veste de ratine bleue était frileuse-

(1) Des pages choisies du grand écrivain paraîtront prochainement dans la collection « Choisir », éditée par MM. Desclée, de Brouwer et Cie, Paris. Elles seront précédées d'une introduction sur la vie et l'œuvre de J.-K. Huysmans, dont nous publions aujourd'hui, en primeur, le début et la conclusion.

ment boutonnée jusqu'au col et cachait la cravate. Il s'asseyait, roulait une cigarette, préluait à la conversation par quelque exclamation ordinairement indignée : « Non ! ceux-là ! » Le chat grimait sur mes genoux, ronronnait, me quittait pour aller caresser son maître et reprendre sa place habituelle auprès de lui... Jamais homme ne fut plus simple, plus cordial ; jamais écrivain ne fut moins « gendelette » ; jamais artiste — et artiste jusqu'aux moelles, celui-là — ne fut plus bourgeois d'apparences, si ce n'est Flaubert, peut-être, auquel, en dépit des idées si différentes qu'ils professaient sur toutes choses, Huysmans ressemblait par plus d'un trait : même respect de leur art, même conscience et même amour du travail, même délectation au spectacle de la bêtise, et puis même détachement des profits matériels, même rectitude et même dignité de vie. Il y a une légende qui fait de Huysmans une sorte de grinchu mal commode et d'égoïste renforcé. Il a été calomnié, et par un calomniateur de génie — qu'il a obligé anonymement (j'en eus par hasard la preuve) après la calomnie. Mais celui-là même avait-il cessé de l'aimer, qui le traitait si durement ? Les survivants en tout cas ont mieux à faire qu'à prolonger des malentendus jusqu'entre les morts qu'ils admirent. Au vrai, Huysmans est singulièrement attachant. Ce rechigné, ce bourru qui s'est si bien calomnié lui-même comme pour donner le ton aux autres, fut tout différent de ce qu'on a dit : « Les invectives de ses livres — écrivait au lendemain de sa mort l'abbé Bremond — ne donnent pas une juste idée de son ironie placide et gourmande qui dégustait savamment toutes les formes du ridicule. Vers la fin, d'ailleurs, une expression indéfinissable de lassitude, de pitié résignée et d'indulgence attendrissait la malice de son regard et de ses propos. Frileux, un peu lointain sans être jamais distant, détaché de tout, on sentait bien qu'il n'avait pas trouvé « ici-bas de demeure permanente », et que sa vraie vie était ailleurs. Bon, cependant, affectueux, entrant aisément dans les intérêts d'autrui, j'ai rencontré chez lui des romanciers débutants qu'il traitait en camarades et dont l'affection confiante désarmait la sévérité de sa critique. » Et telle est bien en effet la vraie figure de J.-K. Huysmans.

Evidemment, il savait se défendre. Evidemment, il y avait en lui de la gouache et sa malice était parfois caustique. Mais, au fond, le trait essentiel de son caractère, ce n'est point chez M. Folantin qu'il faut aller le prendre — ou, plutôt, ce n'est point à M. Folantin seul qu'il faut le demander. Car nul écrivain ne fut plus que Huysmans le propre héros de ses livres, mais il lui est arrivé de ne peindre dans un de ses personnages qu'un des aspects de son caractère : M. Folantin, le célibataire en quête d'un restaurant où la cuisine soit acceptable, c'est bien Huysmans, certes, mais Durtal, en quête de la foi, Durtal avec ses hésitations et ses scrupules, Durtal agenouillant son orgueil dans la cellule du prier de Notre-Dame-de-l'Atre, c'est encore Huysmans. Et ce qui est prodigieux, ce qui donne à cette figure un relief si vigoureux, à l'écrivain un si puissant attrait, c'est l'étroite parenté du mystique s'élevant jusqu'aux cimes et du peintre naturaliste des petites gens et des faubourgs parisiens. Ce qui est prodigieux, c'est l'extraordinaire unité de cet art, en ses manifestations si diverses qu'elles pourraient sembler inconciliables.

* * *

Voici donc un premier trait : nul plus que Huysmans n'a préservé, à travers les vicissitudes de la vie et les fluctuations des modes, sa personnalité. D'un bout à l'autre de sa carrière, elle est reconnaissable, de *Sac au dos* et du *Drageoir à épices* à *Sainte Lydwine* et aux *Foules de Lourdes* ; changeant de sujets, Huysmans ne change point d'encrier, et sa plume reste naturaliste parce que le style qu'il s'est fait convient exactement à son tempérament, parce que tout

en lui, et jusqu'à la syntaxe, est marqué au vif par sa personnalité. Sa conversion, si sincère et si profonde, ne change point sa manière plus qu'elle ne change son aspect physique. Toujours et partout, il est lui-même, reconnaissable entre mille, et l'un des plus originaux des écrivains français.

Le second trait qui le peut définir, avec cette permanence de sa personnalité, n'est peut-être, à tout prendre, qu'un autre aspect du premier. C'est le sentiment qu'il exprime déjà en 1886 dans *l'Obsession (Croquis parisiens)* : « Ah! dire qu'il y aura toujours un Avant et un Après, et jamais un Maintenant qui dure!... Je m'efforce de rentrer en moi-même, de me visiter, d'étancher les soucis qui jaillissent, de refouler les angoisses que je sens sourdre, mais c'est en vain que je recours à de spécieuses croyances, à d'insinuantes raisons, à d'insidieux espoirs. Le pauvre Maintenant, enfin exaucé, est déjà fini... » Le Huysmans des débuts, le matérialiste des premières œuvres a déjà le sentiment qu'il ne trouvera point « ici-bas de demeure permanente ». Il porte en lui cette inquiétude qui le mènera plus tard, et par une pente imprévue mais naturelle, au cloître, pour y chercher un apaisement et pour n'y point trouver le repos. Car le converti s'écriera, lorsque la loi de séparation aura chassé de France les Bénédictins du Val des Saints : « Dans quelques jours, Seigneur, si les choses vous agréent, nous serons réinstallés dans ce Paris que nous pensions bien ne plus réhabiter. Qu'est-ce qui va arriver là? Les sièges y seront-ils plus solides qu'au Val des Saints ou ne sera-ce encore qu'une étape? Car Huysmans n'a trouvé nulle part « une chaise où il pût s'asseoir sans qu'elle casse aussitôt... » Mais, après avoir laissé la parole au Folatin des anciens jours, Durtal achève l'oraison : « Ah! mon cher Seigneur, donnez-nous la grâce de ne pas nous marchander ainsi, de nous omettre une fois pour toutes, de vivre, enfin, n'importe où, pourvu que ce soit loin de nous-mêmes et près de Vous! »

Bientôt il allait pour toujours trouver le repos. Mais de quelles souffrances, supportées sans une plainte, allait-il le payer?

Et c'est sans doute ce sentiment de l'insécurité, la certitude que « toutes les chaises cassent », qui, par réaction, fait de Huysmans le délicieux *intimiste* que nous aimons. Il recherche, il savoure la douce quiétude du foyer. Il la dépeint avec la minutie de l'artiste hollandais que l'hérédité ressuscite en lui. Il a cette vigueur d'accent, cette franchise de touche et cette truculence, parfois, des peintres de l'école flamande. Telle scène de *La Cathédrale*, où il fait défiler devant nous la procession qui escorte Mgr Le Tilloy des Moflaines jusqu'au trône épiscopal dont il va prendre possession, est haute en couleurs comme une kermesse de Teniers où le détail grotesque accuse l'ordonnance magistrale du tableau; telle autre scène, chez le sonneur Carhaix dans la tour de Saint-Sulpice, distille entre ses pages l'arôme du pot-au-feu qui mijote sur le poêle. Et quand on découvre la marmite pour servir à la ronde le bouillon « succulent et onctueux, robuste et pourtant délicat, affiné par des abats de poule », quand on remplit les assiettes de cet « acajou liquide, moiré à sa surface d'ondes mordorées, bullé d'œils en topaze », le romancier semble avoir frotté sa plume sur la palette dont usa Gérard Dow pour la *Cuisinière hollandaise*. Et combien d'autres scènes, dans *Là-Bas*, dans *En Route*, dans *La Cathédrale*, dans *L'Oblat*, évoquent si fidèlement le détail d'un intérieur qu'à les lire la vue et l'odorat s'émeuvent comme ils le feraient devant la réalité elle-même. On peut n'aimer point Huysmans, discuter ses idées, combattre son esthétique, il est impossible de contester ce don.

Les personnages de J.-K. Huysmans bénéficient, eux aussi, de cette faculté si bien développée chez le romancier qui les crée : ils s'imposent à notre esprit par cent détails; leurs gestes ordinaires, leurs tics, leurs habitudes de langage nous les rendent familiers comme des êtres vivants, rencontrés chaque jour dans l'existence. Positivement, qui lit d'une traite cette admirable tétralogie

Là-Bas, *En Route*, *La Cathédrale*, *L'Oblat*, entre dans un monde tout aussi vivant que le monde réel. Comme Balzac, Huysmans, pour plus réduit que soit son univers, a su « faire concurrence à l'Etat-Civil ». Les êtres qu'il a créés vivent, s'agitent, souffrent, doutent, espèrent. Durtal est même un « type », une de ces créatures imaginaires qui demeurent dans la littérature, et si humaines qu'elles semblent s'adapter d'âge en âge aux conditions de la vie et donner à chaque génération de nouvelles raisons de rechercher leur compagnie.

Et c'est pourquoi J.-K. Huysmans occupe une place à part dans notre histoire littéraire contemporaine. Alors que tant d'écrivains au lendemain de leur mort, entrent dans un oubli dont ils ne sortiront pas toujours, alors que la mode « date » leurs ouvrages, en rend caduques ou ridicules certaines pages jusqu'au jour où le recul devient suffisant pour qu'on en aperçoive la valeur historique (quand elle s'y trouve), Huysmans, par une faveur singulière, n'a point cessé d'intéresser les lecteurs tout comme s'il vivait encore, tout comme s'il publiait aujourd'hui même ses livres déjà vieux de trente ou quarante ans. Et pourtant on aurait pu croire que son style, ses « goncourismes » le vieilliraient vite. Point. Sa personnalité est si forte, sa couleur est si originale, si vive, si fraîche, que ses ouvrages résistent au vieillissement. Car ce qui vieillit un livre, ce n'est point que nous y trouvions des omnibus à chevaux et des fiacres, ce n'est point que les personnages portent chapeau haut-de-forme ou perruque poudrée, c'est que l'auteur n'ait rien mis dans son ouvrage qui soit susceptible d'intéresser les fils de ses contemporains, qu'il n'ait point su doter ses héros d'une âme, d'un caractère assez largement humains pour rester vraisemblables après que l'habit qu'ils portent sera totalement démodé. Alceste, malgré ses rubans, Figaro, malgré son catogan, Emma Bovary, malgré son lorgnon passé entre deux boutons de son corsage, restent vivants parmi nous. Et des Esseintes peut bien, en vérité, s'habiller à la mode de 1880, Durtal parler à des Hermies des « réclames américaines du général Boulanger », des Esseintes, Folatin ni Durtal ne sont point morts avec Huysmans — et même ils préservent Huysmans de mourir dans la mémoire des hommes.

* * *

L'appartement de la rue Saint-Placide était confortable, lumineux et charmant. Le soleil le visitait chaque après-midi, dorant de ses reflets les reliures sur les rayons. Hélas! le pauvre Huysmans ne devait pas jouir longtemps de cette agréable installation : les pires souffrances précédant une mort lente, atroce, l'y attendaient.

Tandis qu'il mettait au point son dernier manuscrit — une étude sur *Trois Eglises (La Symbolique de Notre-Dame, Saint-Merry, Saint-Germain-l'Auxerrois)*, sa vie devint une agonie. Un mal carnassier — comme dit si justement Lucien Descaves — le prit à la gorge et son déclin commença.

On a remarqué que Huysmans choisit le plus souvent pour titres de ses livres des locutions adverbiales : *A Vau-l'Eau*, *En Rade*, *Là-Bas*, *En Route*. Plusieurs de ces livres sont des chefs-d'œuvre. Mais le plus beau, sans doute, il ne l'a pas écrit. Il a fait mieux : il l'a vécu dans le martyre, et celui-là, il aurait pu, fidèle à sa coutume, l'intituler *Au delà*. Et je songe à ce mot de dom Du Bourg, rapporté dans un article de M. Charles Grolleau. Dom Du Bourg avait porté le dolman chamarré des officiers d'Afrique avant de prendre la robe noire de saint Benoît, et Huysmans l'appelait « le vieux dur à cuire du Bon Dieu ». Dom Du Bourg dit à M. Grolleau : « Je vais chez Huysmans pour le consoler, mais c'est, au vrai, pour m'édifier. »

Cependant, d'irréductibles incrédules doutaient encore de la sincérité de sa conversion. Et il fallut pour vaincre leur résistance

que l'aurole apportée par la douleur vint briller sur la tête de l'agonisant. Tous ceux qui ont été témoins de cette mort l'ont dit : il n'en a jamais été de plus émouvante. Depuis des mois, renseigné sur son mal, sans illusion sur les progrès de la douleur qu'il endurait, sans espoir d'une accalmie, Huysmans sentait approcher la mort — Madame la Mort, comme il disait. Elle approchait sournoisement, avec des raffinements de cruauté inouïs. Elle taraudait cette chair souffrante, et elle laissait intacte — pour qu'elle dégustât sans en rien perdre l'exquis raffinement de ses tortures — l'intelligence du patient. Lucide, il assistait à l'envahissement du mal, et quel mal ! Un cancer de la langue, rongant la bouche et le cou. La plaie vive saignait. La misère physique du pauvre homme grandissait son âme, et dans le spectacle de sa ruine il trouvait le courage de s'élever chaque jour un peu plus haut moralement.

Il disait : « Je suis peut-être le total d'une addition. Qui sait pour qui j'expie ? » Et se remémorant sainte Lydwine, en toute humilité, il se demandait si, comme elle, il ne lui était pas donné de subir le dur privilège d'être « un des poids destinés à rétablir l'équilibre de la balance dont le plateau des fautes descend si bas ». Et il disait encore : « Personne n'est chargé de douleurs qu'il ne puisse d'une façon ou d'une autre tolérer. » Il s'accommodait des siennes, pourtant intolérables. Jamais il ne demandait qu'on l'en soulageât, et il fallut baptiser « tonique » la bienfaitante morphine : « Ceux qui ne souffrent que modérément, répétait-il au plus fort de ses douleurs, auraient tort de se réjouir, car cette abstinence de tourments n'est point un signe d'amoureuse préférence ! » Il avait fait à peu près cette réflexion dans *Sainte Lydwine*, et, un jour qu'il souffrait le martyr, il ajouta : « Osera-t-on dire encore que ma conversion n'est que littérature ? » Un sourire tordit sa bouche et ce fut la seule plainte que j'entendis jamais au cours de ces mois d'agonie.

Ses propos reflétaient non seulement la sérénité du chrétien, mais encore la bonhomie, la familiarité de l'artiste qu'il n'avait jamais cessé d'être, la verdeur du naturaliste qu'il fut toujours. Il plaisantait de ce ton que nous lui avions toujours connu — et pourtant, il lui fallait faire effort pour que les sons qui sortaient de cette bouche dolente demeuraient intelligibles. Et sa grimace tragique, quand une place la reflétait, il trouvait le courage d'en rire.

Des intimes le visitaient : Lucien Descaves, chaque jour, gravissait les étages et apportait au malade le meilleur réconfort ; l'abbé Mugnier, Forain, Céard, Gabriel Thyébaud, Pol Neveux, Ludovic de Francmesnil, François Coppée, Landry se retrouvaient à son chevet. Le Dr Victor Crépel, beau-frère de Lucien Descaves, le soignait avec un dévouement infini. Mais ses forces, qui semblaient par miracle conservées, déclinaient brusquement. Il comprit et s'imposa une tâche : brûler tout ce qu'il estimait ne pas devoir lui survivre, et il l'accomplit avec méthode, comme un labeur indifférent. Un soir, un journal annonça qu'il avait reçu l'Extrême-Onction. Il me montra l'article et me demanda d'appeler son secrétaire, Jean de Caldain (qui s'était improvisé le meilleur des infirmiers), et lui dicta devant moi la lettre de faire part de ses funérailles. Puis il fit venir sa robe d'oblat bénédictin, dans laquelle il voulait qu'on l'ensevelît. Pendant les moments d'accalmie, il lisait le bréviaire, le commentait et y trouvait matière à nous exhorter au calme. Car, en l'écoutant parler de sa mort imminente, il arrivait parfois que nous ne parvenions plus à cacher notre peine. Mais lui, alors, comme Socrate disait aux siens : « C'est avec des paroles heureuses qu'il faut finir... » — nous souriait doucement, car la foi haussait la résignation du philosophe jusqu'à l'allégresse des bienheureux (1).

(1) Cf. LUCIEN DESCAVES, Introduction aux *Pages choisies*, de J.-K. Huysmans (Dent). — RENÉ DUMESNIL, *La Publication d'En Route*, Malrière.

Dans un répit de cette longue agonie, il s'en fut doucement, le dimanche 12 mai 1907, nous laissant l'inoubliable exemple d'une sérénité que rien ne troubla, tant était profonde cette foi magnifique dont les incroyables, cependant, avaient tant douté.

La mort l'avait délivré, lui épargnant les affres dernières. Lucien Descaves l'avait quitté une demi-heure auparavant, la cigarette aux doigts, « affectueux et las ». Aristide Briand, qui venait d'être nommé ministre de l'Instruction publique, avait fait Huysmans officier de la Légion d'honneur, quelques semaines plus tôt : « C'est une croix sur mon cercueil ! » avait-il dit en apprenant la nouvelle.

Le lundi soir, quelques intimes s'inclinaient devant une bière qu'on allait fermer sur un corps gisant dans la robe noire des bénédictins. L'abbé Daniel Fontaine — le « curé des chiffonniers », l'admirable apôtre de la zone de Clichy, celui que Huysmans appelait « mon prêtre » — surmontait à grand-peine son trouble pour dire ce simple adieu : « Seigneur, vous lui aviez donné beaucoup de talent, il l'a fait servir pour votre gloire. Vous lui avez donné beaucoup de douleur, il l'a acceptée pour votre bénédiction. »

* * *

Au vingtième anniversaire, à Saint-Séverin, le chanoine Mugnier célébrait, comme chaque année, la messe du souvenir, et l'abbé Henri Bremond donnait l'absoute. Vingt ans avaient passé, et la nef, pourtant, était pleine. Il y avait là, devant le catafalque, des gens venus des milieux les plus divers, et tous, croyants et incroyants, obéissaient au même appel de leur cœur, vibrant encore à la voix de l'écrivain. Il n'est pas d'exemple d'une survie pareille ; Frédéric-Lefèvre, un jour qu'il assistait à une réunion de la société J.-K. Huysmans, l'a définie de ce mot si juste : *immortalité selon le cœur*. Et c'est bien cela, en effet. Est-il un lecteur de Huysmans qui ne devienne son ami, qui ne doive un jour le devenir ? Ceux qui ne l'aiment pas sont ceux qui ne l'ont pas encore compris. Connaître Huysmans, c'est aimer avec lui beaucoup de choses habituellement mal connues et très dignes d'être aimées ; c'est pénétrer, guidé par un des artistes les plus originaux, un des écrivains les plus vigoureux et drus, un des catholiques les plus fervents, en des milieux où l'on n'entre point d'ordinaire. Ici, nous retrouvons l'*intimiste* dont nous parlions au début de cette préface. Jusque dans l'Église, jusque dans la foi, il a conservé cette manière qui lui appartient en propre. Elle lui vient de ses ancêtres, évidemment, mais il l'a développée, perfectionnée, il a su, sans se forcer, en tirer les effets les meilleurs et qui valent, non seulement pour ce qu'ils nous donnent une peinture fidèle étonnamment du monde extérieur, mais aussi parce qu'ils sont, et peut-être plus encore, une confession.

RENÉ DUMESNIL.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

Saint Ignace de Loyola

La belle vallée d'Iraurgi, qui s'épanouit dans la province espagnole de Guipuzcoa, et semble n'être faite que pour résonner sous les pas des filles agiles, au son des tambourins, était emplie, au milieu du XV^e siècle, du pire fracas militaire. Deux repaires guerriers en commandaient l'existence. Sur la colline, un peu au delà d'Azpétia, se dressait le château d'Onaz. Au pied de la colline, un autre château, celui de Loyola, fermait la vallée.

Château? Bien plutôt bastion. A peine quatre fines échauguettes. Ni pont-levis, ni chemin de ronde, ni tourelles. Nul ornement, sauf les loupes du blason familial, n'égayait la nudité de la pierre.

L'agrément était sacrifié aux sombres utilités de la guerre. La conception même de la défense se réduisait, avec une sommaire et brutale puissance, à la seule résistance du roc lisse, à peine fissuré d'étroits créneaux : créneaux vers Azpétia toute proche, créneaux vers Azcoitia de l'autre côté de la vallée, créneaux vers le col au ombres bleues qui va vers Tolosa.

Onaz soutenait Loyola, Loyola soutenait Onaz. Un mariage avait, dès 1264, cimenté l'union. L'union, bien entendu, se faisait contre les autres et le pays en était enflammé. Au temps où les grands-parents paternels d'Ignace régnaient sur la vallée, la situation devint intenable. Juan Pérez de Loyola et quelques seigneurs amis, grisés de leur propre audace comme d'un champagne follement pétillant, trouvèrent magnifique, en 1546, de jeter un défi à huit communes à la fois. Du coup, le roi Henri IV se fâcha, fit raser jusqu'aux fondements le château d'Onaz et condamna au même sort celui de Loyola. Il condescendit, pour ce dernier, à arrêter la démolition à moitié de la demeure, autorisant même à reconstruire le reste, mais à condition d'user des tuiles et non de ces pierres dont il était fait jadis et qui semblaient de larges pans des Pyrénées.

Au cœur de ce bastion, diminué mais fier encore, naquit en 1491, ainsi environné de tumultueux souvenirs, Ignace de Loyola. Une si rude ascendance n'était point faite pour le conduire à de molles destinées. Ses parents entendaient d'ailleurs qu'il fût le digne fils de leur sang bouillant. La légende épique de la vallée enfiévrera son imagination d'enfant. Plus tard, le seigneur Juan Velasquez de Cuellar, ami de son père, se chargea de changer ses rêves belliqueux en réalités d'estoc et de taille. Il amena le fils de son ami, devenu jeune homme, à Arevalo, dans la vieille Castille, et, au même temps qu'il l'initiait à la vie des cours et au charme d'un monde brillant, il le forma à vivre dangereusement.

En 1515, voici Ignace de retour à Azpétia. Qu'est-il à cet âge, au premier coup d'œil? Un jeune garçon semblable aux plus fiers compagnons de son époque et de sa race, en qui survit la flamme de la chevalerie, en qui le goût de l'attitude et du costume s'allie à une bravoure qui défie la mort, entouré de mille occasions de se battre et de respicier et se jetant sur chacune avec une impétuosité qu'exalte encore quelque passion secrète.

Ignace subit toutes les séductions de l'amour et de la jeunesse. Il brûle de combattre pour s'illustrer et de s'illustrer pour être aimé. Mais il porte en lui, sans s'en rendre compte, un héroïsme supérieur à celui de ses compagnons. Il est de ceux qui n'admettent pas que l'objet de leur poursuite soit inférieur à leur désir. Que cette disproportion vienne à apparaître, et l'esprit de Dieu fond sur eux.

Un pareil tempérament ne permet pas de languir à Azpétia. Juan Velasquez meurt et Ignace entend glorifier son souvenir en se montrant un élève au moins égal au maître.

Il obtient du vice-roi de Navarre le commandement d'une com-

pagnie militaire, et, en 1517, piaffant et fumant d'impatience, il part pour Pampelune.

* * *

Quatre ans de vie de forteresse, coupés d'escarmouches. Et enfin, voici la guerre... Tandis que l'armée navarraise est empiétrée dans la Castille, où les *comunidades* s'agitent, François I^{er} fait envahir la Navarre par André de Foix, seigneur de Lesparre. Pampelune est le premier objectif. La ville, démunie de ses troupes habituelles, est vite débordée. Elle ouvre ses portes. La garnison s'enferme dans la citadelle. Elle se sait insuffisante et, bien que composée de soldats tannés, boucanés par des guerres incessantes, elle veut céder devant l'impossible et se rendre, mais, au milieu d'elle, il y a le grand cœur d'Ignace et son fou désir de renommée. Le gouverneur lui-même sait la partie perdue, mais Ignace insiste. Sa joyeuse ardeur et son goût du risque sont tels que tous y cèdent. Il se confesse, car voici l'heure ou jamais de rendre ses comptes à Dieu. Les boulets français battent la muraille. La lutte est violente. La victoire passe et repasse les créneaux. Mais un boulet brise la jambe d'Ignace. La citadelle, que la volonté du héros maintenait seule debout, fléchit d'un seul mouvement. Lui tombé, l'ennemi passa.

Mais c'était un ennemi généreux. Les Français comblèrent Ignace de soins et de témoignages d'estime, puis, au bout de quinze jours, le firent reconduire à Loyola. Le mal empira, au point que plusieurs fois son entourage perdit tout espoir. Les chirurgiens l'opèrent à plusieurs reprises. Ignace supporta ces opérations très douloureuses sans faiblir. Comme il ne savait pas encore ce qui mérite la souffrance, il fit même renouveler l'opération, alors que les os se remettaient déjà, pour ne pas subir la disgrâce de rester boiteux. Les vallées de son âpre pays ne produisaient pas d'âme femelle. Il était d'ailleurs d'une trempe exceptionnelle.

Ignace guérit par longues étapes. Tandis qu'il reprenait des forces, il était envahi par la méditation et les songes. Il lisait aussi, et, comme on ne trouva pas pour lui l'*Amadis de Gaule* ou l'un de ces romans de chevalerie qu'il adorait, on lui passa une *Vie du Christ* et un recueil de vies de saints. Alors commencèrent de lutter en lui l'homme ancien, façonné par la vie des cours et des camps, et l'homme nouveau, aux contours encore indécis, mais qui s'accordaient aux profondeurs ignorées de son âme. Tantôt le texte éternel l'emportait; tantôt, mille rêves de chevalerie dont le centre était quelque dame de merveilleuse beauté. Il aimait à imaginer que cette dame était Germaine de Foix en personne, la veuve de Ferdinand le Catholique, car son âme fuyait les mesures communes.

Peu à peu, il lui apparut qu'il n'est d'héroïsme complet que dans l'ascétisme d'une volonté qui se renonce, d'une âme qui se perd pour mieux se retrouver. Il oscillait d'un pôle à l'autre, mais l'un d'eux graduellement le fixait. Extraordinairement doué pour la méditation et la dissection spirituelle, il dominait ses balancements et en analysait avec acuité le rythme et les éléments.

Le profil spirituel d'Ignace dégageait peu à peu ses fortes arêtes. Le tumulte guerrier et l'ivresse mondaine l'avaient empêché jusqu'ici de se reconnaître. A la faveur de la souffrance, son âme véritable surgit de l'ombre, comme une étrangère bien-aimée. Il nota qu'entre les deux courants qui le divisaient, celui des pensées mondaines le laissait, en se retirant, sans consolation, tandis que l'autre, où le service de Dieu avait seul place, le comblait d'une quiétude et d'un contentement durables, même après qu'il avait cessé d'y appliquer sa pensée. De ce fait, pour lui fulgurant, les *Exercices* et toute sa spiritualité devaient sortir, comme l'arbre du germe. L'esprit de Dieu, l'esprit du démon. Pour une âme généreuse, il n'est que de choisir.

Il cédait à la grâce comme un bon chevalier, ayant fait tout ce qu'il a pu, cède à un ennemi généreux. Les divagations anciennes s'évanouirent comme fumée et il ne songea plus qu'à imiter les saints... Il pensa d'abord entrer chez les Chartreux, se renseigna même sur leur règle. Mais surtout, à l'horizon de ses rêves purifiés, Jérusalem lui était apparue. C'est là qu'il entendait aller tout d'abord en esprit de pénitence : c'est là qu'il désirait et espérait recueillir la volonté précise de Dieu sur lui. Il ne prendrait nulle décision avant ce pèlerinage. Ce dessein bien fixé en lui, il n'eut de cesse qu'il ne fut parti. A sa famille, Ignace ne parlait que d'un voyage à Navarette, ville proche, pour y rencontrer le duc de Najera. Mais les siens n'étaient point sans s'apercevoir de sa transformation et soupçonnaient une évasion de tout autre envergure et de but moins temporel. Ils agitèrent autour de lui les mirages d'une gloire humaine à laquelle il fut longtemps si sensible. Mais en vain. A peine debout, avec cette même hâte joyeuse qu'il avait mise jadis à gagner Pampelune, il sauta sur une mule et s'en fut. Quelques minutes d'un trot dur et le château de Loyola n'était plus qu'un souvenir.

* * *

Il fit une fervente veillée à Notre-Dame-de-Aranzazu, un des hauts-lieux du pays des Basques. De grandes grâces, que plus tard il rappellera, lui furent données en ce sanctuaire par l'intercession de la Vierge (1). Puis, il continua sa route vers Montserrat, célèbre monastère et lieu de pèlerinage, proche de Barcelone où il veut s'embarquer pour la Terre Sainte. Son frère l'avait accompagné jusqu'à Onate, deux domestiques jusqu'à Navarette. Maintenant il était seul, magnifiquement seul avec Dieu. Il avait l'âme emplie de prières et la volonté exaltée par le désir de glorieuses aventures au service du Christ. Mais à cette heure, il n'est encore et ne veut être qu'un pèlerin, ainsi que lui-même s'intitule dans son autobiographie. Il ne savait pas au juste ce que Dieu voulait de lui. Il réagissait encore devant les hommes et les choses comme un chevalier de son temps. Son ambition, pour aller à Dieu, ne s'était pas dépouillée de l'orgueil, et sa charité croyait pouvoir prendre le visage de la violence. Il n'envisageait la pénitence que corporelle et telle qu'un bel exploit plus que comme la rançon de ses péchés.

Un Maure qu'il rencontra en cours de route manqua éprouver à ses dépens cette insuffisance de spiritualité; comme ils causaient, arçon contre arçon, le Maure en vint à contester la virginité de la Mère de Dieu. Il était roué et subtil en ses arguments. Ignace lui répondit de son mieux; mais tout donne à penser que, faute d'instruction, il s'en tira fort maladroitement. Sur quoi le Maure piqua des deux et fila au grand trot de son roussin. Ignace, mécontent de lui-même, pensa qu'il devait, pour venger la Vierge Marie, fendre le Maure en deux d'un de ces coups d'épée péremptoires que louent les Chansons de Gestes. Mais serait-ce bien? Serait-ce mal? Il décida de s'en remettre à son coursier auquel il abandonna les rênes. Si, à la bifurcation prochaine, il prenait la grande route, Ignace rejoindrait son contradicteur et l'occirait; s'il prenait l'autre chemin, Ignace laisserait le Maure à ses chances. Le mulet choisit le deuxième parti, et le Maure fut ainsi sauvé.

Bien imparfaite était donc la vie spirituelle d'Ignace; mais ce qui était acquis chez lui, sans retour possible, c'était le don qu'il avait fait à Dieu de tout son être. Il avait formulé ce don avec une générosité splendide où il s'était engagé d'un seul coup.

(1) Plusieurs siècles après, lors de la troisième campagne carliste, un autre Basque au cerveau froid et au cœur chaud, qui fut d'abord chef de bandes, au service de Don Carlos, puis termina sa vie dans la compagnie, le curé Santa-Cruz, venait s'agenouiller à Notre-Dame-de-Aranzazu, en mémoire d'Ignace, à la veille de cette courte et étincelante épopée qu'il mena avec ses « chicos » et que j'ai contée dans la *Croix de sang*.

Ignace est au Christ et ne regardera plus en arrière. Il ne s'agit pour lui que de se trouver, de se définir, de discerner les plans de Dieu sur lui. Le fracas des armes et le chant des sirènes ne lui ont pas permis jusqu'ici d'entendre le bruit que menait en lui son âme immortelle. Les derniers fantômes seront bientôt exorcisés. Manrèse va l'en délivrer à jamais (1). Monserrat, près de Barcelone, fut, après Aranzazu, une grande étape spirituelle, une véritable veillée d'armes dont il s'acquitta selon les vieux rites de la chevalerie. Il suspendit à l'autel de Notre-Dame son épée et son poignard, signes extérieurs d'une vie résolue. Cette nuit pour lui est une aurore. Il se dépouille du passé. Il donne ses vêtements à un mendiant et s'habille comme un pauvre homme.

Pour éviter Barcelone, où il craignait d'être reconnu, il fit un crochet par Manrèse. Dieu l'y retint un an. Il y mendia sa maigre pitance quotidienne, logea là où la charité l'accueillit, le plus souvent en un hôpital ou en un couvent. La plus longue partie de la journée, il la vivait dans une grotte qui s'ouvrait, non loin de Manrèse, au flanc d'un escarpement. Il y pria, il y pensa à la face de Dieu. Prodigieuse épopée spirituelle dont on ne peut parler qu'en balbutiant. Cependant, l'autobiographie d'Ignace, des révélations à ces confidents nous ouvrent sur ce Sinaï quelques avenues de lumière. Et d'abord il se livra à la mortification corporelle la plus rude. Il était jadis très soigneux de sa chevelure, il la laissa pousser en désordre; de ses ongles : il ne les tailla plus. Il voulut, par tout son corps, être semblable à la brousse, à la pauvre terre, au chaos primitif où le limon était roi. Il poussa le jeûne aux extrêmes limites que permet la vie. Toutes vanités abolies, il prosterna son âme devant Celui qui la créa aux origines du monde. Cependant sa requête était précise, et lucide son vouloir. Il ne voulait pas s'abolir, mais s'utiliser; il voulait mourir, mais pour renaître : il aspirait à se sacrifier, mais pour créer.

Il expérimenta, comme à Loyola, l'emprise aternée des deux esprits. L'esprit du Démon lui livra de durs assauts. Ignace alla si avant dans la tentation du désespoir que les abîmes, ouverts à côté de sa grotte solitaire, sollicitèrent son vertige. Il fut aussi torturé par des scrupules dont sa faculté aigüe d'analyse et d'introspection aggravaient l'action térébrante. Il voyait trop clair en lui pour n'avoir pas la perception du mot qui le délivrerait. Dans son humilité naissante, il attendait ce mot de son confesseur de Manrèse, qui ne le trouva pas.

Mais d'autre part, l'Esprit de Dieu le saisissait et l'entraînait aux cieus. Il fut comblé de grâces inouïes, un jour surtout qu'il était assis et méditait au bord du Cardoner, la face tournée vers les eaux rapides. Ce jour-là, sans que nous sachions ce qui lui fut dit, il fut inondé d'une telle connaissance aussi bien des choses de la Foi que de celles de la science, que, dit-il, tout ce qu'il apprit par la suite jusqu'à la fin de sa vie ne pouvait atteindre à une telle abondance et à une telle lumière. Il eut aussi de nombreuses visions, qui s'offraient à lui en figures floues et fuyantes, mais dont le sens lui apparaissait clairement. Ainsi, d'une forme blanche pourvue d'un grand nombre d'yeux étincelants, qui flottait souvent auprès de lui... Il connut que c'était l'esprit du mal et le chassait aussitôt en levant son bâton.

Ouvert à tous les vents de la contemplation et aux passages enivrants de la Grâce, il poursuivait, du même mouvement, une méditation précise, minutieuse même, sur ces états d'âme dont il notait les phases successives. Ainsi écrivait-il, une première rédaction des Exercices spirituels, sorte de sublime brouillon qu'il complétera et rédigera définitivement plus tard, en France, et en Italie.

(1) Cependant, en cours de route, les lumières divines ne cessaient de s'intensifier en lui. Et c'est alors qu'il fit vœu de chasteté. De même, il se mortifia durement. Mais ce n'étaient là encore, selon son autobiographie elle-même, que les gestes du chevalier généreux qui veut complaire à son seigneur et égaler ses pairs, non les actes du chrétien parfait.

Ignace sortit de Manrèse armé. En mesure d'accomplir sa mission, il ne la connaît cependant pas encore, mais il a en mains la méthode qui a opéré sa propre transformation, le perfectionnera sans relâche et finira, complétée par l'expérience et l'observation de son temps, des hommes et des choses, par lui faire discerner la configuration précise et l'originalité de sa mission.

Pour le moment, il est loin de songer à fonder un ordre ni même à recruter une petite équipe d'hommes héroïques. Inondé de grâces, il ne songe qu'à aller seul par les chemins, prêchant le Christ, condamnant le péché, invitant les âmes supérieures à grandir, en suivant la voix dont il sait maintenant les étapes. Il irait ainsi, pensait-il, s'arrêtant longuement quand le service de Dieu lui paraîtrait devoir y gagner, passant outre quand des obstacles matériels ou l'aridité des âmes rendraient l'apostolat impossible. La volonté de Dieu remplaçait désormais pour lui l'espace et le temps. Ni la maladie ne l'arrêterait, elle qui le mena souvent aux portes de la mort, ni les persécutions, ni les climats. Il était prêt à se transporter, sans plan préconçu, sur n'importe quel point du monde.

Avant tout, il veut réaliser son vieux rêve fin mars 1523, il embarque pour Jérusalem, mais il n'y peut rester. Les Turcs le molestent. Les Franciscains qui ont la garde de la Terre Sainte l'invitent, sans grande aménité, semble-t-il, et sous menace d'excommunication, à reprendre la mer. Entre les Turcs et les Franciscains, un plus long séjour devint impossible. Revenu à Barcelone (en 1524), son projet demeure d'aller par le monde, conversant, prêchant, donnant les Exercices. Mais il est vite gêné par son manque d'instruction. La connaissance de la philosophie, de la théologie lui est indispensable, et il en ignore tout. Par une décision qui révélerait à elle seule la trempe de sa volonté, cet homme de trente ans se met sur les bancs de l'école, et, durant deux années, y apprend le latin. Il se rend à Alcalá, puis à Salamanque, pour se perfectionner dans les universités de ces deux villes. Comme il ne cessa de faire depuis son départ de Loyola, il ne vit que d'aumônes. Il prêche, il convertit. Autour de lui, le peuple, émerveillé ou scandalisé, mène grand bruit.

C'est l'heure des Inquisiteurs. Ils vont soumettre Ignace aux interrogations les plus minutieuses. Tant qu'il restera en Espagne, ils ne lui laisseront pas de repos. A Alcalá, par exemple, Ignace sera emprisonné, les fers aux pieds, pendant quarante-deux jours. L'Inquisition espagnole rendait bien quelque service à la société chrétienne d'Espagne, notamment en faisant la vie dure aux *alumbrados* demi-fous qui propageaient des hérésies incontestables et nuisibles à tous égards; mais son action était généralement sommaire, brutale et inintelligente. Le don de discernement leur manqua singulièrement en ce qui concerne Ignace. Erasme était le cauchemar des Inquisiteurs, et ils en pensaient Ignace infesté. Celui-ci était joyeux de souffrir pour Jésus-Christ et fit preuve d'une admirable patience; mais il en vint vite à penser que ces inquisitions continuelles n'étaient un régime favorable ni à l'action apostolique, ni aux études, et il partit pour Paris.

* * *

Il fit le trajet à pied. En février 1528, le solitaire des rocs désolés de Manrèse vit s'épanouir à l'horizon les molles verdure de l'Ile-de-France. Sitôt à Paris, il reprit ses études. Les résultats de son premier labeur intellectuel en Espagne n'étaient pas brillants. Il y avait vécu davantage dans la familiarité des Inquisiteurs que d'Aristote. Méthodique et volontaire, il refait ses humanités au collège Montaigu. De 1528 à 1535, il poursuit ses études théologiques et philosophiques; en 1534, il est maître ès-arts. On imagine les difficultés qu'il eut à vaincre. Il dut engager dans

la lutte toutes ses ressources intellectuelles, toute son opiniâtreté. Aux obstacles d'ordre intellectuel s'ajouta le problème de l'existence matérielle. Il fallait vivre, et ce ne pouvait être qu'en mendiant. Il alla cependant deux fois en Angleterre, à la solde d'un riche marchand, pour y gagner quelques écus. L'Inquisition de Paris ne tarda pas à le repérer. Dès qu'il eut vu qu'une « affaire » se préparait, il prit les devants, en vieil habitué de l'institution, offrit toutes preuves utiles, et pria qu'on se hâtât, afin qu'il perdît le moins de temps possible. L'Inquisition, heureusement, fonctionnait à Paris avec plus d'intelligence et de libéralité qu'en Espagne. L'affaire, bien que sérieuse, fut assez promptement vidée.

A Paris, Ignace acquiert la somme de connaissances indispensables. A Paris encore se dessinent, sans qu'Ignace d'ailleurs en prit nullement conscience, les premiers traits de la Compagnie future. Ignace a des compagnons, et tous mettent leur vie spirituelle en commun. Autour d'Ignace sont groupés Pierre Le Fèvre, François de Xavier, Jacques Lainez, Alphonse Salmeron, Simon Rodriguez, Nicolas de Bobadilla, et un peu plus tard Claude Le Jay, Pascal Broet, Jean Codure : d'éclat inégal, mais certains de première grandeur. Leurs études terminées, ils font dans une chapelle, sur le flanc de Montmartre, un premier acte solennel de société, où il faut voir l'origine de la Compagnie. Ils y font vœu de servir Dieu et particulièrement par la pauvreté évangélique, par la chasteté, par un départ pour Jérusalem où ils travailleraient à la conversion des infidèles. S'ils n'arrivaient point à s'embarquer pour la Terre Sainte ou à y séjourner, hypothèse que l'expérience antérieure d'Ignace rendait probable, ils se mettraient à la disposition du Pape pour qu'ils les utilisât au mieux des intérêts de la chrétienté.

Par là se révèle une des intentions caractéristiques d'Ignace, un des traits originaux de la Compagnie future : dépendre directement du Pape. Des considérations temporaires et permanentes justifiaient pleinement cette manière de voir. En majorité, l'épiscopat de ce temps était corrompu, ou médiocre et buté dans sa médiocrité. Dans ces conditions, faire dépendre directement de l'épiscopat l'apostolat des compagnons, c'était l'entraver d'autant de façons désagréables qu'il y avait des diocèses ou à peu près. On n'imagine pas, par exemple, sans frémir, ce que fût devenue, à moins d'un miracle, l'action d'Ignace, si elle eût relevé de Siliceo, cet archevêque de Tolède, dur et borné comme un caillou de l'Estramadure et qui devait persécuter si durement la Compagnie naissante. Rome, c'était la stabilité, les longs desseins, le cœur même de toute réforme possible. Par ailleurs, Ignace devait déjà pressentir la nécessité d'équipes volantes qui dépendissent du seul pouvoir central, ce qui leur permettrait à la fois la mobilité et l'efficacité. A ce moment, il ne songeait pas à établir de constitution, et il est même remarquable que l'idée et la décision lui en soient venues si tard. Un petit groupe, galvanisé par la volonté de servir le Christ, cimenté au surplus par sa propre volonté qui est dominatrice, Ignace ne voit pas encore au delà.

* * *

En 1537, les compagnons se retrouvent à Venise, après qu'Ignace eût fait un crochet par l'Espagne, où il revit la terre natale, d'où s'étaient évanouis à jamais pour lui les anciens prestiges. Vainement, ils attendent pendant un an l'occasion de gagner la Terre Sainte. La limite de leur vœu étant expirée, ils vont à Rome et, comme il était convenu, se mettent à la disposition du Pape. Ignace, que Dieu n'a cessé de combler de visions, d'illuminations et d'allégresses intérieures (au point qu'il en parcourut un jour les campagnes normandes en criant de joie), Ignace est à pied d'œuvre.

Sa mission commence de se profiler sur un ciel troublé où roule l'orage de la Réforme.

Il a la providentielle fortune de rencontrer en Paul III un pape qui inaugurerait une nouvelle lignée pontificale, franchement orientée vers le règlement des affaires ecclésiastiques. L'Eglise avait besoin d'une réforme spirituelle étendue et profonde, après la succession sur le trône de saint Pierre d'une série de papes enivrés du vin nouveau de la Renaissance. Paul III n'était certes pas un ascète; la Renaissance l'avait marqué, lui aussi, d'une forte empreinte; comme cardinal, avant d'ailleurs d'être prêtre, il avait eu une vie peu édifiante. Mais, avec l'âge, il se spiritualisa et donna le meilleur de ses préoccupations aux choses d'Eglise. Il fut aidé à ce relèvement de la dignité pontificale par une intelligence naturellement méditative et pénétrante et par un vrai génie diplomatique qui lui avait déjà permis de ne se compromettre dans aucune des innombrables intrigues cardinales, de rester dans les meilleurs termes avec ses six prédécesseurs, et même de ne jamais prendre parti entre François I^{er} et Charles-Quint, ce qui est bien le comble de la diplomatie. Le souci de maintenir un tel équilibre, en une si périlleuse époque, aiguisa singulièrement l'esprit d'observation dont il était doué. Il savait merveilleusement écouter et faire parler. Ce maigre vieillard aristocratique, aux yeux brillants et perçants, dont l'énergie de belle qualité mettait constamment le tempérament coléreux, était fin connaisseur en hommes; il eut tôt fait de reconnaître la trempe intellectuelle et morale d'Ignace. Il n'était pas à hauteur de l'œuvre de la réforme catholique, mais il avait ce qu'il fallait pour distinguer, dans le fondateur de la Compagnie de Jésus, le réformateur dont l'intervention était, pour la société spirituelle de ce temps, une question de vie ou de mort.

Ignace ne quittera plus Rome. Le pèlerin, l'étudiant ont achevé leur course. Le grand chef religieux va naître. Une transformation spirituelle, d'une extraordinaire envergure, a mené, de 1521 à 1538, le chevalier nerveux et batailleur de Pampelune au rôle supérieur de Fondateur et d'Organisateur. Depuis Alcalá et Salamanca sans doute, depuis Paris surtout, l'idée d'une société, à tout le moins d'un compagnonnage, a pris corps en lui. En cet esprit puissant chaque pensée est soumise à une introspection dont la robuste et patiente méthode fait songer à la façon dont le soc de la charrue éventre et façonne le sillon. Tout un monde de pensées, de prières intérieures, d'analyses, d'« élections » présida à l'élaboration de la Compagnie de Jésus. En fait, les grandes lignes devaient en être arrêtées quand il arriva à Rome. Dès 1539, les premiers compagnons décident de former un corps religieux et de faire vœu d'obéissance à un chef élu. Ils décidèrent aussi le vœu spécial d'obéissance au Souverain Pontife et diverses conditions essentielles du fonctionnement de la Société. Ils sortaient cependant à peine d'une persécution, courte mais violente, qui les accabla dès leur arrivée à Rome, mais que la bienveillance de Paul III dissipa. La première formule de l'Institut, d'une concision et d'une densité admirables, fut soumise à Paul III, qui, après un examen serré, l'approuva en 1540 (1).

GAETAN BERNOVILLE.

(1) Ces pages formeront le début d'un volume consacré aux *Jésuites*, et qui paraîtra prochainement chez Grasset, dans la collection : Les Grands Ordres religieux.

De l'état présent de la philosophie

Un philosophe de la fidélité : M. Gabriel Marcel

Il est devenu un lieu commun d'affirmer qu'après la mort, par inanition, de l'Idéalisme, à la fin du siècle dernier, la philosophie s'est lancée, comme à tâtons, à la poursuite de son objet : le réel. Tandis que la Renaissance thomiste se frayait un chemin à travers les voies tracées (mais terriblement encombrées d'un fatras de vieilleries) par l'Aristotélisme traditionnel, d'autres philosophies, détachées du vieux tronc de l'Idéalisme dont elles avaient aspiré toute la vitalité, essayaient d'adhérer à l'univers de choses, à un donné pur, et d'y plonger leurs racines. Ce sera, par exemple, pour le Bergsonisme, un impérissable titre d'avoir re-découvert cette antique vérité que *la pensée est une vie*, qu'elle n'est pas close sur elle-même, mais qu'elle déborde de soi pour passer à la conquête des choses et coïncider avec elles. Le mot : *chose*, relégué par l'Idéalisme dans la caverne aux idoles, commençait à regagner péniblement, malgré son aspect barbare et commun, son droit de cité philosophique. Pour user d'une terminologie moins vulgaire, disons qu'on faisait de nouveau attention au problème de l'existence. Comment une chose est-elle présente, comment existe-t-elle, voilà un problème que l'Idéalisme dénie ou qu'il résorbe tendancieusement dans l'engrenage, tournant sans cesse sur lui-même, de la pensée : en réalité, le problème n'est pas même posé; il y a nettement escamotage de sa donnée initiale, le comment de l'existence des choses, au profit de la seule existence de la pensée, laquelle n'est même pas considérée comme existence par l'Idéalisme. Par un coup de force dogmatique, l'Idéalisme refuse en effet toute objectivité à la pensée et, d'autre part, devant réinstaller et murer l'objet dans la pensée sous peine de faire de celle-ci une forme sans contenu (ce qui serait anéantir toute velléité de philosopher en idéaliste), il est contraint, du même coup, de considérer avant tout le problème du *fonctionnement* de la pensée. Comment fonctionne la pensée passe donc, pour l'Idéalisme, avant le problème de l'existence de la pensée. Ce dernier est relégué au second plan et recule à l'infini devant le problème, sans cesse empiétant, de la fonction.

Rompre le cercle enchanté de l'Idéalisme par une analyse sévère du problème de l'existence, telle a été une des tâches essentielles d'une partie de la philosophie contemporaine. C'est, en fait, un retour, par une voie semée de difficultés et d'embûches, au réalisme médiéval. La tentative la plus osée et la plus rigoureuse à cet égard est certainement celle de M. Gabriel Marcel dont le *Journal métaphysique* (1) nous décrivait naguère l'itinéraire et qui, aujourd'hui, dans une pièce de théâtre : *Le Monde cassé*, suivie d'une méditation : *Position et approches concrètes du mystère ontologique* (2), nous en dévoile la réussite.

Cette collusion du théâtre et de l'analyse philosophique peut sembler une gageure. En réalité, son explication est très simple : une métaphysique qui s'attache, *non pas à l'idée de l'existence, mais à l'existence elle-même*, telle que l'exprime l'exigence la plus profonde de notre vie spirituelle, est une métaphysique du concret. Elle ne va pas vers le concret, mais part du concret, de la pensée et de la vie spirituelle concrètes, telle qu'elle est dans le déroulement intérieur de notre conscience et de nos actes. Elle ira donc

(1) Paris, Gallinard, 1927.

(2) Desclée, De Brouwer et Cie, 1933.

droit à ce qui condense le plus cette vie spirituelle concrète, au drame où, par suite d'une rencontre brusque de circonstances, notre être intérieur, tendu à son plus haut degré, s'illumine tout à coup. Le drame est ce qui déchire l'obscurité de l'existence d'un être, le fait apparaître à lui-même *tel qu'il est*, non seulement parce que les circonstances du drame anéantissent la routine de la vie quotidienne et des actes stéréotypés qui le cache à lui-même, mais encore parce que, dans le drame, l'être s'engage à fond et est, en quelque sorte, poussé à se révéler tout entier. C'est pourquoi un théâtre qui s'adosse à une telle philosophie ne peut pas être et n'est pas un « théâtre d'idées », puisque, d'une part, cette philosophie ne poursuit pas l'analyse de *l'idée de l'existence*, mais l'élucidation de *ce qui est l'existence*, et que, d'autre part, ce théâtre ne veut pas poser un problème philosophique, même dans le concret; il va beaucoup plus loin: il établit qu'il existe, à certains étages de notre vie, un mystère que la vie parvient parfois à dénouer et qui n'est autre que celui de notre être profond (1). Ce mystère, dans sa « complexité brute et en dernière analyse inextricable », c'est le donné matériel sur quoi travaillera le philosophe, mais, dans la pièce, il sera uniquement laissé à lui-même, ébranlant le cœur des protagonistes, et leur révélant leur être véritable, dissimulé sous le stérile amas de leurs actes les moins spontanés. Néanmoins, un lien authentique relie les deux parties: toutes deux, l'une sur le plan de la vie, l'autre sur le plan de l'élucidation de la vie, sont un *passage de la fausse existence à l'existence vraie*.

On comprend également qu'une métaphysique ainsi centrée sur l'existence soit toute pénétrée de moralité et qu'elle prenne même en celle-ci son point de départ.

L'existence de l'homme, c'est en effet sa destinée, ou, du moins, elle n'est pas séparable de celle-ci. De plus, ce sont précisément les heurs et malheurs de la destinée qui la placent, devant le philosophe, en état de nudité le plus propice à l'analyse. Est-ce à dire que, chez M. Gabriel Marcel, comme chez Kant, le moral primerait le métaphysique? Non pas. Pour M. Gabriel Marcel, le premier point de départ, si l'on peut dire, est ce qu'il appelle « l'exigence ontologique » de l'être humain: j'aspire, à travers tout moi-même à être un être. Mais comme l'idéalisme nie cette exigence ontologique, il s'agit de le prendre en défaut et, la meilleure façon, c'est de saisir l'être là où il est le plus immédiatement donné, c'est-à-dire dans la réalité morale: c'est lorsque j'agis moralement, spécialement dans des circonstances tragiques, que je perçois de façon irréfutable, et comme en une sorte de fulguration (2), la présence de mon être, présence qui ne peut être niée par l'idéalisme que « par un acte dictatorial, arbitraire, qui mutile la vie spirituelle, à sa racine même ». Le point de départ sera donc, étant donnée la position de l'adversaire, à la fois métaphysique et moral.

* * *

Prenons garde ici à un redoutable écueil. Devons-nous considérer cette exigence d'être comme un problème? Devons-nous, en d'autres termes, transposer sur le plan intellectuel cette poussée concrète et vitale? M. Gabriel Marcel ne le pense pas. Si je pose cette exigence comme un problème, je dois me dissocier en un moi sujet qui affirme l'être et en un moi objet, c'est-à-dire en un être qui est affirmé par moi. Ceci est peut-être subtil, mais on peut l'exprimer autrement: si je pose cette exigence comme un problème, je dois m'en définir positivement la donnée; je dois donc me diviser en un être

(1) D'où la qualité intensément dramatique de cette pièce qui nous remue à un degré incomparablement fort. Sauf chez Ibsen, nous n'avons rien lu d'aussi tragique. L'élément burlesque n'y est pas absent (car la vie n'est pas que tension), mais il est prolongé immédiatement par l'élément dramatique.

(2) On a reproché au *Monde cassé* de finir trop brusquement. En fait, il ne pouvait finir autrement: à sa cime, le drame a montré aux deux héros leur être vrai, d'un seul coup.

qui veut résoudre le problème et en un être qui est la donnée du problème. Je réintroduis donc la distinction entre le sujet et l'objet qui ouvre la porte à l'Idéalisme. Or M. Gabriel Marcel a gardé de sa formation idéaliste, dont il se débarrasse maintenant, la crainte d'y retomber. C'est pourquoi il ne veut (sans doute) à aucun prix s'engager sur le chemin de l'opposition entre le sujet et l'objet. Il veut, à toute force, s'accrocher au réalisme de l'être et, de son point de vue, puisqu'il adopte une ligne de départ qui n'est pas critériologique (ce qui serait prêter le flanc à l'idéalisme), mais métaphysique, il faut abolir cette distinction entre le sujet et l'objet, et dire que « l'exigence ontologique » n'est pas un problème. Qu'est-elle donc? Elle est un mystère. Un mystère n'est pas, dans son vocabulaire, quelque chose d'incompréhensible qui nous dépasserait. C'est quelque chose qui est en moi, qui est mon être même, et « dont je ne puis douter sans contradiction ».

Comment « s'approcher » de ce mystère? Comment l'atteindre? Par le recueillement et la fidélité à soi-même, à l'être que je suis. Ce mystère est présent à chacun de nous, mais jamais il n'a été aussi caché qu'aujourd'hui. Le progrès social et matériel a accumulé sur lui des impédiments qui l'étouffent. L'individu n'est plus un être mais « un simple faisceau de fonctions ». « Il m'arrive souvent, nous dit M. Gabriel Marcel, de m'interroger avec une sorte d'anxiété sur ce que peut être la vie ou la réalité intérieure de tel employé du Métropolitain par exemple; l'homme qui ouvre les portes, ou celui qui poinçonne les billets. Il faut bien reconnaître qu'à la fois en lui et hors de lui tout concourt à déterminer l'identification de cet homme et de ses fonctions, je ne parle pas seulement de sa fonction d'emploi, ou de syndiqué, ou d'électeur, je parle aussi de ses fonctions vitales... Il est à peine besoin d'insister sur l'impression d'étouffante tristesse qui se dégage d'un monde ainsi axé sur la fonction. » Comment va se manifester, en ces êtres, l'exigence ontologique? D'abord par un vide, par une absence de concentration intérieure; ensuite, et corrélativement, par une sorte de pénétration d'une fausse moralité (ou d'une immoralité) au sein de ce vide. Deux portes sont ici ouvertes: ou bien, semble-t-il, la fonction est prise pour un vide complet, et c'est le désespoir; ou bien, elle se substitue complètement à la vie intérieure, elle l'envahit au point de jouer le même rôle qu'elle, et c'est l'orgueil. Les deux héros du *Monde cassé*, Christiane et Laurent, figurent assez bien ces deux aspects qui, par ailleurs, peuvent être conjugués. Dans les deux cas, l'être et la vie ne coïncident pas: la vie fonctionnalisée dévore l'être. « On pourrait même dire que la possibilité permanente du suicide est en ce sens le point d'amorçage de toute pensée métaphysique authentique. » La mort est ainsi « une épreuve de la présence » de l'être en nous.

Mais la négation de l'être implique nécessairement l'être. Si je me nie, c'est que je suis. Seule une reprise de contact « avec mes bases ontologiques » me permettra à la fois d'échapper à l'angoisse et de construire une métaphysique. Dans le « je suis » où le moi n'est pas détaché de l'être, je tiens un point de départ qu'on ne peut me soustraire. Or, par un paradoxe qui est le centre même du mystère ontologique, en rentrant de la sorte en moi-même, je découvre que je ne m'appartiens pas. La grande parole de saint Paul: « Vous n'êtes point à vous-mêmes » trouve ici tout son sens. Si je m'appartiens, si je me retourne sur moi pour n'être plus que moi, sous l'unique préoccupation de mon perfectionnement intérieur, je retombe du même coup dans l'Idéalisme. Encore une fois, M. Gabriel Marcel repousse la tentation. Il lui faut donc chercher plus loin: nous sommes en face du nœud vital de sa philosophie, qu'il n'a pas, à notre avis, complètement élucidé.

La fidélité à soi-même, à son être intérieur n'est pas une connaissance égoïste de soi. La fidélité est prise par M. Gabriel Marcel en un sens non pas psychologique, ni même moral, mais en un sens proprement métaphysique. Elle implique d'abord un refus

d'être absorbé par la vie du monde moderne, et ensuite, une victoire continuelle sur les puissances de dispersion qui nous sollicitent. Quand je domine la contraction par laquelle je me replie sur moi-même et me mène sur la pente de l'orgueilleuse contemplation de l'écoulement de ma conscience, quand, humblement, au contraire je me retire en moi, je perçois au fond de mon être ma réalité métaphysique, mon « mystère ontologique ». Ce que j'éprouve alors, c'est mon être au sens métaphysique du mot. Mais en même temps, je m'éprouve comme infiniment *disponible*, perméable à autrui. Je ressens que je ne m'appartiens pas exclusivement et qu'il y a d'autres exigences ontologiques corrélatives à la mienne. Il semble que la philosophie de M. Gabriel s'oriente, de ce point de vue, vers une conception métaphysique très analogue à la conception théologique de la Communion des Saints. « Nous ne sommes pas seuls, personne n'est seul... », dit Christiane à la fin du *Monde cassé*, « il y a une communion des pécheurs... il y a une communion des saints. »

Ce bref résumé de la philosophie de M. Gabriel Marcel ne montre que très imparfaitement la vigueur et la pénétration, parfois extraordinaire, de sa dialectique (1). Nous croyons toutefois que

(1) M. Marcel a subi fortement l'influence de la dialectique de la philosophie allemande. Certains seraient peut-être tentés de le lui reprocher. En

M. Gabriel Marcel n'est pas encore suffisamment dégagé de l'idéalisme qui fut sa première philosophie. Il est — et le titre de son étude le laisse entrevoir — au seuil du réalisme. Mais comme le dit Jacques Maritain dans son dernier livre (1), cette approche concrète du réalisme n'est utile « qu'à condition de franchir le pas ». Il reste, malgré tout, que l'attitude de M. Gabriel Marcel (2) est pleine d'une noblesse et d'une droiture qui soulèvent l'admiration.

MARCEL DE CORTE,

Agrégé de l'Enseignement supérieur.
Assistant à l'Université de Liège.

réalité, il s'agit d'un problème d'influence. Toute influence, *pourvu qu'elle soit assimilable*, fortifie. En ce qui concerne le thomisme, par exemple, ce problème pourrait se définir brièvement comme suit : une des conditions d'un succès durable, et peut-être permanent, du thomisme, est sa perméabilité aux influences du siècle. Certes, le thomisme (parce qu'il est vrai) est intemporel, mais précisément parce qu'il est vrai, il se doit d'assimiler tous les éléments de vérité qui se trouvent dans les doctrines contemporaines. Ce n'est point là une tactique pour conquérir les esprits. C'est là simplement une loi de croissance et d'expansion intellectuelles.

(1) *Sept leçons sur l'Être et la Philosophie spéculative*, Paris, Téqui, 1934, p. 59.

(2) On sait que M. Marcel est converti depuis quelques années au catholicisme.

Les idées et les faits

Chronique des idées

Jean Brito, de Bruges,
inventeur de l'imprimerie

En dépit de toutes les galéjades germaniques, il y a belle lurette que la science historique bien informée refuse de s'incliner devant la statue que David d'Angers érigea, à Strasbourg, entre la cathédrale et Kléber, à Gutenberg, et qui le représente au moment où il vient de retirer de sa presse une feuille où fulgurent ces mots presque sacrilèges : *Et la lumière fut!*

Léon de Laborde, déjà, qui fut, sous le second Empire, secrétaire général aux Archives, a spirituellement conté l'aventure de Gutenberg, et on peut lire une charmante analyse de ce récit dans *Çà et Là*, de Louis Veillot. En voici l'essentiel :

Bien avant Gutenberg, Koster, de Haarlem, xylographe, avait inventé les caractères mobiles en bois qui lui permettaient d'imprimer un texte explicatif au bas de ses images et même de petits livres. La xylographie est, en effet, le berceau de l'imprimerie. Surprenant ou devinant la découverte de Koster, le Strasbourgeois Gutenberg, qui d'ailleurs est peut-être de Mayence, s'avisait de la chimérique idée de publier une Bible par ce procédé. C'était manifestement brûler les étapes. Il échoua lamentablement, car il y avait de la marge entre les courtes légendes, les petits livres de Koster et un ouvrage aussi considérable que la Bible. Il se brouilla avec le bon bourgeois de Strasbourg, du nom de Fust, qui avait hasardé des fonds dans cette aventureuse entreprise. Mais, de tâtonnement en tâtonnement, l'idée fut reprise par un ouvrier de l'atelier de Gutenberg, nommé Schœffer. Il est dit de celui-ci : *Faciliorem modum fundendi characteres excogitavit*. Il découvrit un mode plus pratique de fondre les caractères. C'est la technique comprenant la gravure des poinçons, la frappe des matrices et la fonte des caractères. Schœffer fit confiance à Fust

enthousiasmé au point de lui donner sa fille en mariage. Ainsi associés, le beau-père et le gendre réussirent à publier la première Bible en Allemagne, devançant celle de Gutenberg. Il n'en est pas moins vrai que celui-ci, plus madré sans doute, accapara la gloire de l'invention et fut statué à Strasbourg. La légende prévalut si bien que malgré tous les redressements de la science historique, Gutenberg, à la barbe fluviale, avec un faux air du Moïse de Michel-Ange, a passé à la postérité comme une sorte de demiurge, créateur de la lumière. Il a dissipé les ténèbres du Moyen âge. Il a dit : « Que la lumière soit ! » Et la lumière fut.

Et, comme revient en 1940 la date supposée de l'apparition des premiers livres imprimés en lettres de moule par Gutenberg, l'Allemagne s'appête à célébrer le cinquième centenaire du pseudo-prototypographe.

Nous apprenons même par l'auteur d'un excellent article : *Qui inventa l'imprimerie en Europe?* paru dans le dernier numéro de la *Chronique graphique*, que depuis 1929 le Dr Ruppel, directeur du Musée Gutenberg de Mayence, a lancé à la presse internationale un long message dans lequel il invite toutes les nations à commémorer le demi-millénaire de l'invention de l'imprimerie et, avec une admirable sérénité, exalte les titres du trio Gutenberg-Fust-Schœffer à la glorieuse paternité de la découverte qui a révolutionné le monde. On sait par ailleurs que ces trois héros se sont passablement chamaillés avant d'être réunis dans le fleuron typographique de maints ouvrages et d'être présentés à la postérité comme la pacifique trinité qui se pencha sur le berceau de l'imprimerie.

L'auteur de l'article précité, M. Antoine Seyl, ne s'est laissé émouvoir ni par les rodomontades du Dr Ruppel, ni par l'amas formidable de publications qui, au retour de chaque centenaire, n'ont cessé d'entasser un nouveau Pélion sur un nouvel Ossa, ni par les innombrables effigies du grand homme auquel les artistes se sont ingénies à prêter une allure olympienne et magique. Il va tranquillement son chemin et l'ombre du colosse projetée sur ses pages ne semble pas l'inquiéter.

Mérite préalable. M. Antoine Seyl délimite parfaitement la question, il la circonscrit au XV^e siècle, en Europe. De savoir ce que les Chinois, les Orientaux, les Romains ont pu imaginer pour la multiplication indéfinie de textes écrits, de toutes les tentatives plus ou moins heureuses, assurément rudimentaires, auxquelles ils se sont appliqués à cette fin, j'oserais dire : « Peu nous chaut. Ce n'est pas l'essai qui nous intéresse ici, mais la réussite. Cela dit, l'auteur pose nettement la question : *A qui l'humanité est-elle redevable de l'invention qui, vers le milieu du XV^e siècle, vint permettre la multiplication rapide et parfaite des livres, et fut rapidement adoptée par tous les pays?* »

* * *

Le terrain a été délayé et la réponse à cette question a été facilitée par l'étude que M. H. Schirren a fait paraître en mai dernier dans le *Bulletin du Musée du Livre*.

L'auteur envisage diverses hypothèses. Au nom de Gutenberg, il accole d'abord un point interrogatif. Le nom de *Laurent-Jan Koster*, de Haarlem, est définitivement rayé de la liste des concurrents. Sans doute, sa ville natale lui a érigé une statue, mais des témoignages irrécusables obligent à remplacer sur son piédestal le titre de proto-typographe par celui de xylographe. Il ne travailla que sur planches gravées.

L'Allemagne déboutée, la Hollande déboutée également, l'Italie, demanderesse à son tour, introduit au tribunal de l'histoire la cause de *Pamphile Castaldi*, de Feltre, en Vénétie. A la base de cette revendication, il y a un texte fameux, daté de 1456, du moine Antonio Cambruzzi, qui, dans sa biographie de saint Bernard de Feltre — le fondateur des monts-de-piété — raconte que son compatriote feltrois, Panfilo Castaldi, reçut chez lui l'Allemand Faust Comesburg (transposition de Fust) et lui révéla l'art de la typographie que Faust s'empressa de transporter en Allemagne. Mince témoignage, injustifié, postérieur de plusieurs années aux premières Bibles imprimées. L'Italie est aussi déboutée. J'oubliais de dire que Feltre n'a pas manqué d'élever une statue à son légendaire proto-typographe.

Mais voici que, après ces demandeurs défaillants, s'avance un Belge, un Flamand, JEAN BRITO, de Bruges, forme latinisée de *Barthoen* ou *Britoen*.

Cette thèse a été victorieusement défendue par l'éminent archivist de Bruges que fut M. Gilliodts-Van Severen. J'ai eu l'honneur de le rencontrer souvent dans une famille qu'il fréquentait et j'avoue être resté stupéfait devant l'immensité de son érudition. Né avant 1830, mort un an après la guerre à l'âge de quatre-vingt-huit ans, il était un vieillard d'une verdeur de santé et d'une vivacité d'esprit qui se rencontrent rarement même dans les annales de la longévité. Sa production est déconcertante, sa bibliographie dans les *Annales de la Société d'Emulation de Bruges* énumère 131 livres ou études traitant des sujets les plus divers.

C'est en 1898 que M. Gilliodts publia : *L'Œuvre de Jean Brito, proto-typographe brugeois*. Dans ce livre capital, il analyse un petit in-quarto, imprimé à Bruges, par Jean Brito, le *Doctrinal*, de Jean Gerson, le chancelier de l'Université de Paris, qui fut pendant trois ans doyen de la collégiale Saint-Donatien. Or, il est avéré non par une indication de l'ouvrage, mais par des documents irréfutables, que le *Doctrinal* fut vendu à Bruges en 1445, et qu'il est donc de plusieurs années antérieur au premier livre daté de Gutenberg.

En second lieu la perfection typographique de ce petit in-quarto, comportant 30 feuillets à 25 lignes par page, en ancienne bâtarde, — dont il ne subsiste qu'un seul exemplaire conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris, — cette perfection atteste que cet

incunable n'est pas un coup d'essai, mais l'aboutissant d'une longue et patiente technique.

Enfin, argument décisif et qui tranche toute controverse, la dernière page du *Doctrinal* contient un sixain latin où Jean Brito lui-même revendique l'invention de l'imprimerie.

En voici la traduction que j'emprunte à M. Antoine Seyl mais en la complétant : « *Voyez quelle beauté dans l'écriture présente. Comparez le travail au travail, l'écriture à l'écriture. Voyez avec quelle pureté, quelle perfection, quelle beauté, le citoyen brugeois Jean Brito l'a imprimé, inventant, personne ne le lui montrant, un art admirable avec des instruments non moins dignes d'éloges.* »

*Imprimi hic civis brugensis Brito Johannes
Inveniens artem nullo monstrante mirandam
Instrumenta quoque non minus laude stupenda.*

Pour oser une telle affirmation, en plein XV^e siècle, à la face de tous les humanistes, dans un centre d'activité littéraire aussi frémissant que celui de Bruges, il fallait être sûr de son fait et n'avoir à redouter aucun démenti. C'est ce qu'observe M. Félix Rodenbach dans son *Guide de Bibliographie*, et cette observation est on ne peut plus judicieuse.

La thèse de M. Gilliodts, étayée de si forts arguments, alluma naturellement d'ardentes polémiques, mais il a été impossible jusqu'à présent aux contradicteurs d'apporter une réfutation qui tienne debout. Par contre, le chanoine Rommel, bien connu par ses nombreux travaux, n'hésita pas à adopter les conclusions de M. Gilliodts; il les défendit avec des arguments nouveaux dans un ouvrage paru en 1898 et réédité en 1908 chez Desclée-De Brouwer.

La cause de Jean Brito est triomphante, l'injustice commise envers lui par une frauduleuse usurpation de sa gloire est réparée. Reste à Bruges à lui élever une statue pour venger sa mémoire et à commémorer avec éclat la date de 1445.

Il y a lieu, pour être complet, de signaler un fait extraordinairement curieux dont je découvre la mention dans une note reléguée au bas de l'article de la *Chronique graphique*. Ce fait, c'est la quasi-impossibilité de trouver le grand ouvrage de M. Gilliodts-Van Severen sur Jean Brito. A peine un exemplaire est-il signalé dans un catalogue quelconque, on le guette avec tant d'avidité qu'il prend aussitôt le chemin de l'Allemagne pour y reposer dans un in-pace éternel. Il y a plus : l'exemplaire de la Bibliothèque royale de Bruxelles, dûment catalogué, a disparu, mystérieusement disparu sans laisser de trace. Evidemment, il faut se garder de tirer des conclusions, mais on se défend difficilement de la troublante pensée qu'on n'a pas trouvé en Allemagne de plus sûr moyen de réfuter Gilliodts, qu'en supprimant le gêneur, le trouble-fête.

J. SCHYRGENS.

Catholiques...

... devenez riches pour pouvoir aider efficacement les innombrables malheureux frappés par la crise

Loterie Coloniale

120 millions à répartir

C. C. P. : 71.60

100 francs le billet.

Tirage le 18 octobre

ÉDITIONS CASTERMAN, Tournai-Paris

VIENT DE PARAÎTRE

PAUL WERRIE

La Légende d'Albert I^{er}

Préface du Lieutenant Général Pontus

Dessins de Hergé

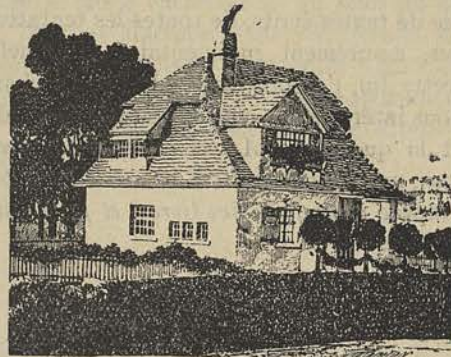
CET OUVRAGE EST DÉDIÉ :

*Aux enfants, petits et grands, et à ces
grands qui ont conservé de leur âme
d'enfant, le goût du merveilleux,
des légendes et autres grandes choses
qui se rencontrent dans la vie.*

12 Frs

EN VENTE EN LIBRAIRIE

FIRME ESSENTIELLEMENT BELGE ET CATHOLIQUE



—
SPÉCIALISTE
DES ÉDITIONS
pour
COLLÈGES —
— PENSIONNATS
ÉCOLES —
— CLINIQUES
SANATORIUMS
etc.

LA PHOTOTYPIE D'ART

10, rue Pierre V. Jacobs, 10, BRUXELLES

CARTES - VUES

— ALBUMS —

PALMARÈS

IMAGES —

RELIGIEUSES

RÉFÉRENCES

de

tout premier ordre.



LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME

d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents

— Fondée en 1853 —

Fonds de garantie : plus de 500.000.000 de francs



Vie

Accidents

Vol

Adresse télégraphique :
Royabelass

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

SIÈGE SOCIAL :

74, rue Royale
et 68, rue des Colonies

BRUXELLES

Ateliers de Photogravure

J. Braun-Kivits

CLICHÉS-DESSINS

pour TOUTES INDUSTRIES

Téléphone : 26.36.55

Chèques postaux : 13.11.64

24, rue Vandermaelen, BRUXELLES (Ouest).

Tous Travaux en noir et en couleurs

RAMLOT TAILLEUR-CHEMISIER

Civil, Militaire et Colonial

Spécialiste du

VÊTEMENT ECCLESIASTIQUE

du SOUS-VÊTEMENT et de l'IMPERMÉABLE

CHEMISERIE — BONNETERIE

CHAPEAUX — CHAUSSURES

27bis, boulevard Raspail, PARIS (VII^e)

Marque « DOUILLETTE-RAGLAN » (marque déposée)

Marque « PÈLERINE-CAPUCHON », Loden Laine

RAMLOT
son
LODEN
imperméable

Nota. — Envoi franco d'échantillons et du
Catalogue général, comprenant toutes ses spé-
cialités étudiées pour MM. les Ecclésiastiques